

Gabriel Marcel

*Trois Pièces. Le Regard neuf, Le Mort de demain ; La Chapelle ardente*, Paris : Plon, 1931, 267 p.

Fac-similé en mode numérique, établi par Jacques Berlioz, en décembre 2004, sur l'exemplaire de Jean-Marie Marcel.

Droits de reproduction réservés pour tous les pays.

La loi française du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple, « toute reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1<sup>er</sup> de l'article 40).

---

GABRIEL MARCEL

---

TROIS  
PIÈCES

---

LE REGARD NEUF

---

LE MORT DE DEMAIN

---

LA CHAPELLE ARDENTE

---

LIBRAIRIE PLON

# DERNIÈRES PUBLICATIONS

**Germaine ACREMANT**  
Une petite qui voit grand, *roman*.

**Alexandre ARNOUX**  
Merlin l'enchanteur.

**Maurice BARRÈS**  
Mes Cahiers. T. I, II et III.

**Pierre BELLANGER**  
Psychologie du Bridge.

**René BENJAMIN**  
*Grandes figures*. Barrès — Joffre.

**Georges BERNANOS**  
La Joie, *roman*. (Prix Femina 1929)

**Henry BORDEAUX**  
Murder-Party, *roman*.

**Paul BOURGET**  
La Rechute, *roman*.

**Prince DE BÜLOW**  
Mémoires. 3 vol. parus

**Marc CHADOURNE**  
Cécile de la Folie, *roman*

**Georges CLEMENCEAU**  
Grandeurs et misères d'une victoire.  
*Figures de Vendée, nouvelles*.

**Jean DUFOUT**  
Une femme comme les autres, *roman*.

**Maréchal FOCH**  
Mémoires pour servir à l'histoire de la  
guerre 1914-1918. 2 vol.

**José GERMAIN et Stéphane FAYE**  
Le Général Laperrine.

**Julien GREEN**  
Le Voyageur sur la terre, *nouvelles*.  
Léviathan, *roman*.

**Graham GREENE**  
L'Homme et lui-même, *roman*.

**Émile HENRIOT**  
Les Occasions perdues, *roman*.

**Richard HUGHES**  
Un Cyclone à la Jamaïque.

**Edmond JALOUX**  
Perspectives et personnages.

**Lily JEAN-JAVAL**  
Sous le charme du Portugal.

**Tamar KARSAVINA**  
Ballets russes.

**Suzanne MARTINON**  
L'Heureuse imprudence, *roman*.  
L'aide, *roman*.  
(Bourse nationale de voyage, 1931)

**André MAUROIS**  
Lyautey.

**Louis MÉTAY**  
Féli, homme libre, *roman*.

**Général MORDACQ**  
Le Ministère Clemenceau. 3 vol.

**Georges OUDARD**  
Vieille Amérique.

**Ernest PÉROCHON**  
Marie-Rose Méchain, *roman*.

**Général PERSHING**  
Mes souvenirs de la guerre. T. I.

**Raymond POINCARÉ**  
*Neuf années de souvenirs*. VI. Les  
Tranchées (1915). VII. Guerre de  
siège (1915).

**Marcel PROUST**  
Lettres à la comtesse de Noailles.

**Firmin ROZ**  
De Roosevelt à Hoover.

**Charles SILVESTRE**  
Monsieur Terral, *roman*.

**Jérôme et Jean THARAUD**  
L'Oiseau d'or,  *récits et souvenirs*.

**Pierre DE VAISSIÈRE**  
Dupleix.

**Louise ZEYS**  
Marie-Antoinette Lix.

JEAN-MARIE MARCEL  
85, Boul. de Port-Royal  
75013 PARIS  
tél. : 331-07-79

**JEAN-MARIE MARCEL**  
85, Boul. de Port-Royal  
75013 PARIS  
tél. : 331-07-79

TROIS PIÈCES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

- Le Seuil invisible.** Deux pièces (BERNARD GRASSET).  
**Le Cœur des autres.** Pièce en trois actes (BERNARD GRASSET). (*Épuisé.*)  
**L'Iconoclaste.** Pièce en quatre actes (STOCK).  
**Un Homme de Dieu.** Pièce en quatre actes (BERNARD GRASSET).  
**Le Quatuor en fa dièse.** Pièce en cinq actes (LIBRAIRIE PLON).  
**Journal Métaphysique** (NOUVELLE REVUE FRANÇAISE).

A PARAÎTRE :

- L'Attelage.** Pièce en quatre actes.  
**Le Survol.** Pièce en quatre actes.

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1934.

GABRIEL MARCEL

# TROIS PIÈCES

LE REGARD NEUF  
LE MORT DE DEMAIN  
LA CHAPELLE ARDENTE



PARIS  
LIBRAIRIE PLON  
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT  
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6°

*Tous droits réservés*

**LA CHAPELLE ARDENTE**

PIÈCE EN TROIS ACTES

*Cette pièce a été représentée pour la première fois,  
le 25 septembre 1925, par le Théâtre des Jeunes  
Auteurs, sur la scène du Vieux-Colombier.*

## PERSONNAGES

<i>Octave Fortier</i> .....	MM. ARVEL.
<i>André Verdet</i> .....	HARRY KRIMER.
<i>Aline Fortier</i> .....	Mmes Jeanne LION.
<i>Mireille Pradol</i> .....	Suzanne DEMARS.
<i>Madame Verdet</i> .....	Germaine MICHEL.
<i>Louise</i> .....	Claude MERYAN.
<i>Yvonne Cambrin</i> .....	Germaine GERANNE.
<i>Anna</i> .....	Lily LOURIOTY.
<i>Le petit Jacques</i> .....	Christiane MICHEL.

Mise en scène de Gaston BATY.

## ACTE PREMIER

*La scène se passe en 1920.*

*Un salon spacieux, à la campagne. Portes à droite et à gauche. Au fond, grande porte-fenêtre donnant accès au jardin qu'on aperçoit.*

### SCÈNE PREMIÈRE

ALINE, puis LOUISE

*Aline regarde dans le jardin avec son face-à-main, puis elle va à la sonnette près de la cheminée et presse le bouton. Un temps.*

LOUISE, entrant. — Madame a sonné?

ALINE, désignant le jardin. — Qu'est-ce que c'est que ces jouets que je vois là?

LOUISE, gênée. — Il ne faut pas que Madame me gronde. C'est Mme Cambrin qui m'avait dit de monter au grenier avec elle pour chercher dans les affaires de M. Raymond (*mouvement d'Aline*) si quelquefois il y aurait des joujoux pour Jacquot.

ALINE. — Vous m'avez demandé la permission?

LOUISE. — Moi, je voulais, mais Mme Cambrin m'a dit que ce n'était pas la peine. Quand on me donne un ordre...

ALINE. — Il n'y a que moi qui donne des ordres ici, Louise.

LOUISE. — J'ai cru que Madame serait d'accord... comme c'était pour son petit-fils...

ALINE. — Vous voudrez bien remettre cette boîte où vous l'avez prise.

LOUISE. — Quand Mme Cambrin verra ça... il paraît que Jacquot n'a rien pour s'amuser.

ALINE. — Pourquoi ma fille n'a-t-elle pas apporté ce qu'il fallait?

LOUISE. — A ce qu'il paraît qu'il y avait déjà un tel excédent...

ALINE. — Victor va tout à l'heure à la ville, il n'aura qu'à acheter le nécessaire.

## SCÈNE II

LES MÊMES, MIREILLE

*Elle est en tenue de tennis et tient sa raquette à la main.*

ALINE. — Déjà de retour, ma chérie?

MIREILLE. — A cette heure-ci, le tennis commence déjà à être en plein soleil.

LOUISE. — Mademoiselle veut-elle que je lui prépare une autre robe?

MIREILLE. — Non, merci, Louise, je resterai comme je suis.

ALINE. — Alors, vous ferez ce que je vous ai dit, n'est-ce pas? (*Louise sort.*)

MIREILLE, *allant à Aline, tendrement.* — C'est à peine si je t'ai dit bonjour... maman.

ALINE. — Maman... tu es sûre?... tu as bien réfléchi?

MIREILLE. — Oui, laisse-moi t'appeler maman.

ALINE. — Je ne sais pas, je me demande...

MIREILLE. — Si j'avais pu être sa femme, tu aurais trouvé ça tout naturel.

ALINE. — Peut-être.

MIREILLE. — Maintenant qu'il n'est plus là, il me semble que nous sommes encore bien plus près l'une de l'autre.

ALINE. — Mon petit! (*Elles s'étreignent.*) En tous les cas... il ne faut pas m'appeler ainsi pour me faire plaisir... seulement si ça te vient spontanément... n'est-ce pas? Peut-être tes parents en auraient-ils eu du chagrin, s'ils avaient pu le prévoir!

MIREILLE. — Puisque je ne les ai pas connus... Non, non, tu es bien maman pour moi. (*Un silence.*)

ALINE. — Qui y avait-il au tennis?

MIREILLE. — Comme d'habitude, Henriette, Jeanne, leurs frères... Robert Chanteuil était là aussi.

ALINE. — Il vient presque tous les jours, maintenant?

MIREILLE. — Oui...

ALINE. — Toujours aussi déplaisant? (*Geste vague de Mireille.*) Moi, je ne sais de lui que ce que tu m'as dit.

MIREILLE. — C'est vrai qu'il n'est peut-être pas très sympathique... Il joue bien, par exemple.

ALINE. — Ah?

MIREILLE. — Mais quand on arrive, il a une façon de vous regarder des pieds à la tête...

ALINE. — Ce n'est pas le fait d'un homme bien élevé.

MIREILLE, *hésitant*. — On ne peut pas dire qu'il soit mal élevé...

ALINE. — Pourtant cette plaisanterie sur Jeanne Morel, l'autre jour, m'a paru de bien mauvais goût!

MIREILLE. — Quelle mémoire tu as! Je ne me rappelais même pas te l'avoir racontée. Mais tu pourrais bien avoir raison. Avec ça, il a une façon de se moquer de la vieille tante des Morel, celle qui est sourde...

ALINE. — En effet...

MIREILLE. — Oh! et puis il est trop content de lui. Je l'ai surpris tout à l'heure en train de se regarder dans un miroir de poche. C'est vrai qu'il est plutôt bien de sa personne, mais tout de même... Tu ne l'as jamais vu?

ALINE. — Non, je ne crois pas...

MIREILLE. — C'est un type qui ne plaît pas à tout le monde. Des cheveux très noirs et des yeux bleu clair. C'est très curieux. (*Un silence. Sous la pression de ce silence.*)... Le regard peut-être un peu dur.

### SCÈNE III

LES MÊMES, YVONNE

YVONNE. — Bonjour, maman; bonjour, Mireille, ça va? (*A sa mère.*) Sais-tu, par hasard, où on a mis les jouets que j'avais fait descendre du grenier pour Jacquot?

ALINE. — Oui, je viens justement de dire à Louise de les remonter là-haut.

YVONNE. — Par exemple! pourquoi? Enfin,

c'est insensé! le petit qui est justement très grognon ces jours-ci, on ne sait pas comment le distraire.

ALINE. — Victor achètera ce que tu voudras à Villeneuve, il y va tout à l'heure.

YVONNE. — Pourquoi acheter quand il y a tout ce qu'il faut ici?

ALINE. — C'est à moi qu'on présentera la facture.

YVONNE. — Ce n'est pas à cause du prix; mais je trouve que ça n'a pas le sens commun de ne pas utiliser ce qu'on a: tu aimes mieux que tous ces jouets moisissent au grenier sans servir à rien?

ALINE. — Je compte justement faire faire un meuble où je les rangerai.

YVONNE. — Ranger! Je suis bien sûre que Mireille est de mon avis. (*Geste négatif de Mireille.*) Tu as une façon de comprendre le respect du passé!

ALINE, *d'une voix changée*. — Je t'en prie...

YVONNE. — Tu n'as pas la religion du passé, tu en as la superstition.

MIREILLE. — Yvonne!

ALINE. — Je ne te répondrai qu'un mot: quand on a été capable d'aller au bal trois mois après la mort de son frère, on n'a pas qualité...

YVONNE. — Encore ce bal! toujours ce bal! Ah! le nombre de fois que tu me l'auras servi! et quand je pense...

ALINE. — Assez, veux-tu. Il est inutile d'insister.

YVONNE. — C'est trop commode.

MIREILLE. — Tu fais du mal à ta mère, Yvonne... (*Mouvement d'Aline.*) Et moi, tu me blesses aussi.

YVONNE. — Je te blesse?

MIREILLE, *les yeux fixés sur Aline*. — Il faut respecter ces sentiments-là, Yvonne!

YVONNE. — Le bon sens ne perd jamais ses droits ; si mon mari était ici...

ALINE. — Oui, c'est bien une phrase de ton mari, en effet.

YVONNE. — Moi, je vois d'ici que nous ne ferons pas long feu dans cette maison ; si ce n'était pas à cause de papa... (*Elle sort.*)

#### SCÈNE IV

ALINE, MIREILLE

ALINE, *amèrement*. — Voilà!

MIREILLE. — C'est si douloureux... Ne crois-tu pas tout de même qu'il aurait mieux valu... tu as vu, je t'ai donné raison...

ALINE. — Si ce n'était que pour la forme!

MIREILLE. — Non, mais ces jouets, Raymond les aurait sûrement donnés à son neveu.

ALINE. — Raymond n'est plus là.

MIREILLE. — Des jouets, ce ne sont pas...

ALINE. — Si. Tu ne peux pas comprendre.

MIREILLE. — Pour moi aussi, naturellement, ce sont... des reliques.

ALINE. — Non, toi, tu ne l'as pas eu à toi tout petit, tu ne le revois pas comme je le revois, moi... quand on les lui apportait dans son lit, quand il jouait au jardin, quand il les prêtait, quand il les donnait... il aimait tant donner.

MIREILLE, *bas*. — Justement, alors...

ALINE. — Comment?

MIREILLE. — Rien.

ALINE. — Yvonne... elle aurait voulu tout rafler, il n'y a pas d'autre mot. Jusqu'aux livres de classe de son frère, pour quand le petit en aura besoin. Ah! elle est prévoyante!

MIREILLE. — Ce pouvait être pour avoir... des souvenirs de son frère.

ALINE. — Elle ne l'a jamais aimé. Oh! oui, elle l'appelait mon petit frère chéri... les mots qui n'engagent à rien. Mais qu'a-t-elle fait pour lui? Non, non, il faut bien nous le dire : ici, il n'y a que nous deux...

MIREILLE. — Mais mon beau-père...

ALINE. — Oh! d'ailleurs... (*Ses yeux se promènent distraitement sur la table.*) Tiens, au fait, j'allais oublier de te montrer ceci que j'ai mis de côté pour toi. (*Elle lui tend une enveloppe.*)

MIREILLE. — Qu'est-ce que c'est? (*Elle ouvre l'enveloppe.*) Oh! mais, comment ne me les avais-tu pas montrées plus tôt? « Paramé, dix-neuf cent deux ». C'est lui, qui est là, les jambes nues sur son fort? Comme il était grand pour son âge! Et là-dessus... Qu'est-ce qu'il désigne du doigt?

ALINE, *se penchant*. — Montre. (*Octave entre à ce moment.*)

MIREILLE. — Venez voir, mon père.

ALINE, *reprenant presque brutalement les photographies*. — Non, donne.

## SCÈNE V

LES MÊMES, OCTAVE

OCTAVE. — Qu'est-ce que c'est?

ALINE. — Aucun intérêt.

OCTAVE. — Je viens faire appel à votre mémoire : vous rappelez-vous, par hasard, ce qu'est devenu le lieutenant de Cluny? Il a dû passer au 154<sup>e</sup>, en février 18. Mais depuis? il me semblait que nous avions appris...

ALINE. — Je n'ai aucune idée là-dessus.

OCTAVE. — Il faudra que j'écrive au dépôt. (*A Mireille.*) C'est pour mon bouquin, vous comprenez ; je parle du lieutenant de Cluny à propos de la tranchée de Francfort.

MIREILLE. — Vous êtes déjà si avancé?

ALINE, *qui s'est plongée dans un livre.* — Il travaille beaucoup.

OCTAVE. — Il faut que tout soit fini pour le Nouvel An.

MIREILLE. — Pourquoi?

OCTAVE. — C'est une limite que je me suis imposée ; il faut toujours se fixer une limite.

MIREILLE. — Cela doit représenter un travail énorme.

OCTAVE. — C'est surtout la correspondance avec les familles.

MIREILLE. — Si vous voulez me donner quelques-unes de ces lettres à écrire... (*Aline la regarde fixement.*) Qu'y a-t-il, ma mère?

ALINE. — Rien, je suis étonnée.

OCTAVE. — Ces gens qu'il faut relancer trois... quatre fois... avant d'obtenir une réponse... Oh ! mais, j'ai de la persévérance... Tous ces pauvres bougres du 427, ce sont un peu mes enfants, et il faudra bien que je sache ce qu'ils sont devenus, tous tant qu'ils sont. D'abord, un régiment pareil... pensez donc, en trois ans, pas une tache, pas une défaillance... Si on ne l'avait pas dissous au lendemain des hostilités, je n'aurais pas donné ma démission.

MIREILLE. — C'est vrai?

OCTAVE. — Sûr !

ALINE. — Il paraît qu'on a apporté pour toi un paquet de chez Mazeret.

OCTAVE, *vivement.* — De chez l'imprimeur? Où est-il?

ALINE, *montrant la droite.* — On a dû le mettre là, à côté.

OCTAVE, *sortant.* — Pourquoi ne m'as-tu pas dit ça tout de suite ! (*Il sort.*)

ALINE. — Ma chérie, si tu ne veux pas me causer une peine profonde, tu ne renouvelleras pas ta proposition.

MIREILLE. — Quelle proposition?

ALINE. — Au sujet de ces lettres que tu as offert d'écrire.

MIREILLE. — Écoute, maman, si ça peut lui rendre service...

ALINE, *un peu durement.* — D'abord, cette correspondance l'occupe.

MIREILLE. — Pourtant...

ALINE, *allant à elle.* — Et puis, la seule idée de ce livre me fait horreur.

MIREILLE. — Mais...

ALINE. — Et j'aurais cru que tu partageais mon sentiment ; nous sommes d'accord, en général... Le fortin de la Madeleine, la tranchée de Francfort (*Avec un sanglot,*) la cote 136, Mireille, la cote 136... il veut perpétuer le souvenir de ces tueries, de ces boucheries... et tu l'aiderais?... Non, mon petit, tu ne feras pas ça !

MIREILLE, *interdite*. — Je réfléchirai, je...

ALINE, *rassérénée*. — Dans ce cas, je suis tranquille.

OCTAVE, *entrant, il tient deux brochures à la main. D'une voix mal assurée*. — Voilà... ce n'est pas tout à fait la présentation que j'aurais souhaitée, mais on ne fait pas ce qu'on veut... enfin, vous allez me dire ce que vous en pensez. (*Il tend gauchement une des brochures à Mireille, l'autre à Aline.*)

MIREILLE, *après avoir regardé*. — Oh ! qu'il est bien ! quelle excell... (*Elle se tourne à ce moment vers Aline, qui est raidie dans une sorte de désespoir crispé, et s'arrête.*)

OCTAVE. — Vous voyez, il y a d'abord sa photographie, celle de chez Dupin ; sur l'autre, il a l'air d'un enfant. Là, les textes de ses citations, la mienne d'abord, quand il a été cité à l'ordre de mon régiment, et puis celle de Verdun... et puis la dernière. Et alors ses lettres, celles qu'il m'a écrites à moi. (*On le sent gêné par la présence de sa femme. Il se force à parler, mais sa voix s'éteint peu à peu.*) Il y en a soixante-cinq, je crois, non, soixante-quatre... si... enfin, vous verrez... Les petits mots, je ne les ai pas reproduits... ça n'avait pas d'intérêt... La plaquette ne sera pas mise en vente...

MIREILLE. — Oui... naturellement.

OCTAVE. — C'est seulement pour les amis... pour ceux qui l'ont connu... Et toi, Aline, qu'est-ce que tu en dis ?

ALINE. — Rien... absolument rien.

OCTAVE. — Comment, rien ?

ALINE, *se contraignant*. — Le papier est bon... les caractères sont très... lisibles.

OCTAVE. — Eh bien, évidemment ! Il ne manquerait plus que cela qu'ils ne fussent pas lisibles !

ALINE. — C'est tout à fait bien.

OCTAVE. — Alors, tu es... contente ? (*Elle ne répond pas et reste, pendant la suite de la scène, comme ensevelie dans une sombre méditation.*)

MIREILLE, *pour dire quelque chose*. — Nous nous y attendions si peu ! Voir ces lettres imprimées !

OCTAVE. — Oui.

MIREILLE, *bas*. — C'est une très bonne idée.

OCTAVE, *tendant l'oreille*. — Comment ? (*Mireille ne répond pas.*) Vous me donnerez votre exemplaire pour que je le fasse relier.

MIREILLE. — Merci.

OCTAVE, *à mi-voix, montrant Aline*. — C'est si difficile, on croit lui faire plaisir, et puis...

MIREILLE, *à mi-voix*. — Vous n'avez pas la même façon d'être malheureux.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, YVONNE

YVONNE. — Nous allons nous installer sous le cèdre avec nounou et le petit ; si quelqu'un veut

venir nous retrouver... Toi, papa, as-tu seulement dit bonjour à ton petit-fils?

OCTAVE. — Comment? je l'ai fait sauter sur mes genoux pendant un quart d'heure!

YVONNE. — Et toi, Mireille? tu sais qu'il te réclame!

ALINE. — Vas-y, ma chérie, tu viendras me prendre tout à l'heure pour aller chez la mère Noël; je lui ai promis de lui apporter un panier de cerises. Elle aura plaisir à te voir, pauvre femme.

OCTAVE. — Dites-lui donc que j'ai récrit au sujet de la médaille militaire de son gars!

ALINE. — Ah! oui?

MIREILLE. — Nous le lui dirons.

YVONNE, *en sortant, à Mireille.* — Il a été tué, n'est-ce pas, le petit Noël?... Du reste, puisque maman y va... (*Elle sort avec Mireille par la porte-fenêtre.*)

## SCÈNE VII

OCTAVE, ALINE

*Un silence. Aline feuillette la brochure, ses mains tremblent. Octave la regarde avec une sorte d'angoisse. Soudain, Aline a un sursaut.*

ALINE. — Qu'est-ce que cela veut dire?

OCTAVE, *s'approchant.* — Quoi?

ALINE. — Cette conversation à laquelle il fait allusion... Tu ne m'avais jamais fait lire cette lettre.

OCTAVE. — Montre... (*Aline lui tend la brochure et le regarde fixement. Ah! oui... (Avec embarras.)* Qu'est-ce que tu me demandes, au juste?

ALINE. — Pourquoi dit-il : « Je me serais toujours repenti de n'avoir pas suivi ton conseil. » Quel conseil?

OCTAVE. — Mais...

ALINE. — « Merci de m'avoir montré le chemin. » Et la date... (*Brusquement.*) Tu lui avais conseillé de devancer l'appel!

OCTAVE. — Rappelle-toi son état d'esprit : il était hésitant, bourrelé, c'était lors de ma permission de décembre 16. Il est venu me dire un soir... c'était ici justement... « Papa, que ferais-tu si tu étais à ma place? »

ALINE. — Donc, un mot de toi aurait suffi à le retenir?

OCTAVE. — Aline!

ALINE. — Tu tenais sa vie dans tes mains à ce moment-là?

OCTAVE. — Il me demandait de lui parler franchement, d'homme à homme...

ALINE. — D'homme à homme! Regarde-le... (*Elle montre la photographie de Raymond sur la table.*)

OCTAVE. — Je n'avais pas le droit de tromper son attente.

ALINE. — Tu as abusé de ton prestige, de sa faiblesse, de la peur qu'il avait de déchoir à tes yeux...

OCTAVE. — Je lui ai fait comprendre qu'il était entièrement libre.

ALINE. — Quelle hypocrisie!

OCTAVE. — Je te jure que je n'ai pas exercé la moindre pression sur lui.

ALINE. — La guerre lui faisait horreur; il n'au-

rait pas été difficile d'obtenir de lui qu'il renonçât à s'engager.

OCTAVE. — Tu n'y as pas réussi.

ALINE. — Par ta faute... Oh! et puis, moi, à ce moment-là, je n'étais pas moi-même, je vivais comme dans un cauchemar. (*Un silence.*) Il comptait sur toi pour le dissuader de partir.

OCTAVE. — Tu outrages sa mémoire, tu fais de lui un lâche.

ALINE. — Un pauvre enfant qui voyait clair.

OCTAVE. — La guerre lui faisait horreur, dis-tu? Qu'est-ce qui a aimé la guerre?

ALINE. — Toi... Ce que tu disais encore l'autre jour au docteur Morel : « Nos plus belles années... »

OCTAVE. — Ça n'a aucun rapport. Ce n'est pas la guerre qui était belle, c'était le danger, l'amitié dans le danger. Une femme ne peut pas comprendre.

ALINE. — Tant mieux pour elle! et puis, écris-tu tes mémoires si tu n'avais pas aimé la guerre?

OCTAVE. — Ce ne sont pas mes mémoires. Ce sont les annales de mon régiment, c'est par fidélité.

ALINE. — Les autres, je vois bien comme ils sont; ils n'en parlent jamais, c'est comme s'ils en avaient honte... Mais toi... tu ne peux même pas laisser les morts dormir en paix.

OCTAVE. — C'est à moi de perpétuer le souvenir de leur endurance, de leur héroïsme, de leur...

ALINE. — Des mots. Et c'est à cause de ces mots-là que tout recommencera... jusqu'à ce qu'il ne reste plus personne.

OCTAVE. — Des mots? Tu renies ton fils.

ALINE. — Mais toi, tu l'as... (*Elle s'arrête.*)

OCTAVE. — Dis-le.

ALINE. — Non.

OCTAVE. — Va, je sais ce que tu penses.

ALINE. — Ah?

OCTAVE. — C'est ma faute n'il n'est pas revenu... Tu m'accuses de n'avoir pas assez veillé sur lui... Ah! pourquoi est-il venu au 427?

ALINE. — Comme si tu ne l'y avais pas attiré!

OCTAVE. — Il m'a demandé de l'y admettre, c'est lui qui a choisi d'y venir.

ALINE. — Il n'a rien choisi, il s'est laissé faire, il ne s'est pas défendu... C'est comme le jour où... (*On la sent secouée par des sanglots contenus.*) La cote 136...

OCTAVE. — Cette mission-là, il avait imploré pour qu'on la lui confiât.

ALINE. — Il ne pouvait pas faire autrement... C'est un engrenage... Non, non, Octave, je sais ce que tu vas dire, mais je ne veux pas... tu entends... je ne veux pas.

OCTAVE, *très pâle*. — Alors, moi, je ne l'ai pas aimé?

ALINE. — Moins que ton prestige.

OCTAVE. — Je n'ai pas souffert?

ALINE. — Une douleur d'homme, c'est un signe... ça se met à la boutonnière... Oh! ne le nie pas. J'ai vu certaines lettres que tu as écrites... après... le mot fierté revenait à chaque ligne : « Je suis fier... nous sommes fiers d'avoir donné à la France... »

OCTAVE, *fortement*. — C'est la vérité.

ALINE. — Oui, eh bien, c'est la preuve que j'ai

raison. Quand on a souffert ce que je souffre, moi... on n'a pas de ces beaux sentiments, il ne reste pas de quoi se les offrir; c'est hideux la souffrance, et ça ne se met pas en alexandrins.

OCTAVE. — Comment?

ALINE. — J'ai trouvé un brouillon qui traînait et ton dictionnaire de rimes que tu n'avais pas rangé.

OCTAVE, *d'une voix secouée par l'émotion.* — Écoute-moi, Aline, je ne suis pas un comédien, je suis malheureux, moi aussi, et je ne te permets pas d'en douter. Je ne te le permets pas, tu m'entends. Si j'ai eu l'idée d'écrire quelques vers, que je ferai graver sur sa tombe...

ALINE, *sourdemment.* — Non, non.

OCTAVE. — ...quand nous aurons ramené notre enfant ici, c'est pour honorer sa mémoire qui m'est sacrée et que toi tu t'obstines à outrager. Et, s'il nous voit, toi et moi, comme j'en suis sûr...

ALINE. — Tais-toi.

OCTAVE. — Tu peux te dire... tu peux te dire... (*André frappe à ce moment à la porte-fenêtre.*) Eh! mais, c'est André... Entre, mon petit.

### SCÈNE VIII

LES MÊMES, ANDRÉ

ANDRÉ. — Bonjour, oncle Octave. Bonjour, tante.

OCTAVE. — Je comptais justement passer à la Martinière pour avoir des nouvelles de la consultation.

ALINE. — C'est vrai, c'était hier.

ANDRÉ. — Eh bien, décidément, il paraît que c'est nerveux.

OCTAVE. — Alors, ces suffocations?

ANDRÉ. — Aucune gravité.

ALINE. — Le cœur...

ANDRÉ. — Presque normal. Il m'a donné tout de même un peu de digitale.

OCTAVE. — Tout de même...

ANDRÉ. — Mais par excès de prudence. Il attribue ça à mon surmenage de l'an dernier. En somme, il n'y a qu'à attendre que ça passe.

OCTAVE. — Eh bien, voilà qui est parfait. Et ta mère doit être bien contente.

ANDRÉ. — Je vous avoue que, pour moi aussi, c'est un fameux poids de moins. On a beau faire, on finit par se frapper.

ALINE. — C'est évident.

ANDRÉ. — Est-ce que... Mireille est là?

OCTAVE. — Elle est au jardin avec Yvonne et le petit.

ANDRÉ. — Je l'ai aperçue de loin en passant du côté du tennis. Elle y va presque tous les jours, n'est-ce pas?

OCTAVE. — Elle a si peu de distractions, ici...

ALINE, *vivement.* — L'as-tu jamais entendue s'en plaindre? Elle a assez de ressources en elle-même; mais elle tenait avec raison à prendre régulièrement un peu d'exercice.

ANDRÉ. — Elle était avec ce Robert Chanteuil... Il paraît qu'il est très assidu au tennis, cet été. Il aurait l'intention de se fixer définitivement par ici, même de se marier.

OCTAVE. — Ah! oui?

ANDRÉ. — Peut-être est-ce une des petites Morel qu'il a en vue...

OCTAVE. — J'en serais surpris, elles n'auront que des dots insignifiantes et il doit avoir de grosses exigences.

ANDRÉ, *troublé*. — C'est que les héritières n'abondent pas par ici...

ALINE. — D'après ce qu'on m'en dit, le personnage me paraît bien peu intéressant, et je suis étonnée que ses faits et gestes t'occupent à ce point.

ANDRÉ. — Mais, ma tante...

### SCÈNE IX

LES MÊMES, MIREILLE

MIREILLE. — Tiens! Bonjour, André...

OCTAVE. — Il nous apporte de bonnes nouvelles de la consultation d'hier.

MIREILLE, *gentiment, sans chaleur*. — Ah! tant mieux. (*André a détourné les yeux et aperçoit la brochure que Mireille a laissée sur la table; il la prend.*)

ANDRÉ. — Ah! je ne savais pas...

OCTAVE. — Je viens de les recevoir.

ANDRÉ. — Tu ne m'avais pas dit que tu projetais cette publication.

ALINE. — C'est une surprise que ton oncle voulait me faire. (*Elle s'est levée.*)

ANDRÉ. — Et tu crois que Raymond?... oui, évidemment...

ALINE. — Qu'est-ce que tu allais dire?

ANDRÉ. — Non, rien... je me demandais seulement...

ALINE. — Achève, voyons.

ANDRÉ. — Maintenant, ça n'a plus d'intérêt.

ALINE. — Raymond t'avait dit quelque chose?

MIREILLE, *bas, à André, d'un ton suppliant*. — A quoi bon, à présent?

ANDRÉ. — Il ne m'a rien dit de précis, mais je me souviens que ces publications de lettres, de carnets de guerre...

ALINE. — Eh bien?

ANDRÉ. — Il trouvait tout ça un peu...

ALINE. — Impudique?...

ANDRÉ. — Mettons indiscret.

ALINE, *à son mari*. — Tu vois!... (*Octave a une espèce de mouvement convulsif des épaules qui veut dire : « Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse? » Elle sort en fermant doucement la porte, par la droite.*)

### SCÈNE X

MIREILLE, OCTAVE, ANDRÉ

*Octave reste un instant silencieux, il paraît attendre de Mireille un mot qui ne vient pas, puis il dit d'une voix blanche.*

OCTAVE. — Moi, je vais aller voir Jacquot, il n'y a encore que les gosses...

ANDRÉ, *allant vers lui*. — Mon oncle, je regrette... (*Octave sort sans répondre.*)

MIREILLE, *amèrement*. — Pourquoi l'avez-vous dit?

ANDRÉ. — Je ne voulais pas... elle a insisté... ça n'a pas d'importance.

MIREILLE. — Vous croyez?

ANDRÉ. — Ce n'était pas contre lui, ce n'était contre personne; même s'il a fait une erreur...

MIREILLE. — Maman ne la lui pardonnera pas.

ANDRÉ. — Vous dites maman à ma tante, à présent? (*Un silence.*) Je vous assure, ça n'a pas d'importance... (*Comme convulsivement.*) Ce qui en a bien davantage... dites, il vous est donc si sympathique?

MIREILLE. — Je ne sais pas de qui vous parlez?

ANDRÉ. — Ce jeune homme avec qui vous jouez presque tous les jours... ce Chanteuil!

MIREILLE. — C'est un bon joueur de tennis.

ANDRÉ. — C'est pour vous qu'il vient, Mireille. Vous lui plaisez et, un de ces jours, il vous demandera d'être sa femme.

MIREILLE. — Il est donc bien mal renseigné! Il n'y a personne dans le pays qui ne sache que tout cela est fini pour moi, qu'il n'en sera plus jamais question.

ANDRÉ, *humblement, heureux.* — Pardon.

MIREILLE. — Quand on a connu ce que j'ai connu... quand on a espéré ce bonheur-là...

ANDRÉ, *bas.* — Je sais.

MIREILLE, *s'exaltant.* — Vous ne savez pas... Il n'y a pas un seul être au monde, vous m'entendez, qui ne paraisse insignifiant, méprisable... Et alors ce garçon dont vous parlez et qui vaut d'ailleurs beaucoup mieux qu'on ne... (*S'emportant de nouveau.*) Et puis, de quel droit m'avez-vous posé cette question? Qui est-ce qui vous a permis de m'in-

terroger? (*Elle va à la cheminée et y appuie les coudes, la tête dans les mains, le dos tourné à André.*)

ANDRÉ, *s'approchant.* — Je souffre... et ce n'est pas méprisable, ce que j'éprouve... Celui que vous pleurez, c'était mon ami... je l'admiraais... Votre deuil est aussi le mien... (*Bas.*) Je n'en suis pas jaloux... mais l'idée qu'un autre... ça je ne peux pas, je ne peux pas!

MIREILLE, *se retournant à demi vers lui, cruellement.* — Ce Chanteuil s'est battu, il a été blessé deux fois... (*André lui jette un regard chargé de reproche et s'éloigne, les épaules secouées par une sorte de frisson.*) C'est atroce, ce que je viens de dire... Pardon... Mais si vous vous doutiez de l'atmosphère dans laquelle je vis ici... Il y a des moments où il me semble que j'étouffe.

ANDRÉ. — Comment? Tout le monde vous aime ici, pourtant; tout le monde vous a adoptée...

MIREILLE, *pensive.* — Oui.

ANDRÉ. — Ma tante ne peut pas se passer de vous...

MIREILLE. — Je ne peux pas non plus me passer d'elle.

ANDRÉ. — Alors?...

MIREILLE. — Quand on est indispensable aux autres de cette façon-là... je ne sais pas... on n'est plus libre... on ne... on ne respire plus. (*Avec effroi.*) Ah! qu'est-ce que je dis? Non, ce n'est pas ça; ce n'est pas ça... Vous ne comprenez pas...

## SCÈNE XI

LES MÊMES, ALINE

*Elle s'arrête un instant sur le seuil et les regarde.*

MIREILLE, *allant à elle.* — Est-ce que nous ne devions pas aller ensemble chez la mère Noël, maman?

ALINE. — On doit m'apporter ici les cerises que je lui ai promises. *(Un silence.)*

ANDRÉ. — Du reste, il est tard, et il va falloir que je vous quitte; d'autant que le médecin m'a recommandé de ne pas marcher trop vite.

ALINE. — Oui, naturellement.

ANDRÉ, à Mireille. — Vous ne viendrez pas voir ma mère un de ces jours, Mireille?

MIREILLE. — Mais si... sûrement.

ANDRÉ. — Ne pourrions-nous convenir d'une date?

MIREILLE, *les yeux fixés sur Aline.* — Peut-être.

ALINE. — Ma chérie, c'est à toi de décider.

MIREILLE. — Dites-lui que je lui écrirai.

ANDRÉ. — Ne tardez pas trop... Au revoir, tante. *(Il sort.)*

## SCÈNE XII

MIREILLE, ALINE

ALINE. — Pourquoi avait-il cet air triste quand je suis entrée?

MIREILLE. — Mais...

ALINE. — Si vraiment le docteur l'a rassuré...

MIREILLE. — Il peut avoir d'autres soucis.

ALINE. — Il a toujours été très préoccupé de sa santé; je ne lui en fais pas un crime; c'est un garçon très frêle... Bien qu'il exagérât quelquefois un peu les précautions. Raymond le plaisantait souvent à ce propos.

MIREILLE. — Il peut tout de même avoir d'autres sujets... d'inquiétude. *(Elle a dit cela d'une voix un peu tremblante, sans regarder Aline. Un silence.)*

ALINE. — Ma chérie, puisque, de toi-même, tu me tenu à me dire « maman », — moi, tu le sais, je n'y songeais pas, je ne le souhaitais même peut-être pas...

MIREILLE. — Alors?

ALINE. — Laisse-moi finir, veux-tu; c'est grave, je t'assure. Il ne faut pas que ce soit simplement un mot tendre, mais mensonger; il faut que ce soit la vérité de ton cœur.

MIREILLE. — C'est la vérité.

ALINE. — Aie confiance en moi.

MIREILLE, *avec une sorte d'âpreté.* — Mais tu sais bien que je ne peux pas faire autrement que de me confier à toi... puisqu'ils sont tous morts, puisque je n'ai que toi... D'ailleurs, je ne suis pas assez forte pour avoir des secrets.

ALINE. — Qui parle de secrets? Mais l'ombre d'une équivoque entre nous gênerait tout, tu le vois bien. Le deuil qui nous a réunies nous a du moins valu...

MIREILLE. — Pourquoi le dire?

ALINE. — Notre intimité, mon petit, je ne dirai rien que c'est pour moi une raison de vivre, mais c'est ce qui a fait que j'ai duré. Autrement, je

pense que je n'aurais pas pu. Il ne faut pas que rien risque de la compromettre.

MIREILLE. — Mais il n'y a aucun danger.

ALINE. — Chérie, il pourrait y avoir un danger, au contraire, si nous n'y prenions pas garde. (*Mouvement de Mireille.*) Comprends-moi : à ton âge, on ne peut pas, on ne doit pas répondre de soi ; tu m'entends bien, on ne le doit pas. On change ; c'est affreux, mais c'est ainsi. Il peut se développer en toi...

MIREILLE. — N'achève pas, je devine, mais ce n'est pas seulement inutile, c'est... Enfin, tu te rappelles bien ce que je t'ai dit quand nous avons été là-bas, quand on nous a montré ces champs dévastés, ces pentes où rien ne poussera plus jamais... (*Sourdement.*) Moi, c'est la même chose.

ALINE. — Il est dangereux de l'affirmer ; peut-être même est-ce un peu... factice.

MIREILLE. — Tu me blesses.

ALINE, *avec douceur.* — Tu n'es pas très brave. (*Mouvement de Mireille.*) Moi, en tout cas, il y a un engagement que je puis prendre envers toi : quelles que soient les confidences que tu pourras jamais être amenée à me faire, je t'affirme qu'elles ne changeront rien à...

MIREILLE, *avec véhémence.* — Tu le crois, mais tu te trompes toi-même ; tu ne pourrais pas le supporter, comment veux-tu?... et moi non plus, je ne pourrais pas...

ALINE. — La confiance, telle que je la conçois, ne peut être qu'absolue ; quand je l'ai donnée, je ne la reprends pas... Si jamais tu te décides à refaire ta vie, et, au fond, c'est dans l'ordre...

MIREILLE. — Maman !

ALINE. — Ce ne pourra pas être avec un indigne... non, après ce qui a failli être... il y a une diminution morale dont je te sais incapable. Ce n'est pas un viveur, mettons, je ne sais pas, moi, comme ce Chanteuil, qui pourra jamais...

MIREILLE, *indistinctement.* — Pourquoi Chanteuil ?

### SCÈNE XIII

LES MÊMES, OCTAVE, YVONNE

*Ils entrent par la porte du jardin. Octave porte sur son dos le petit Jacques qui bat des mains en poussant des cris.*

OCTAVE, *s'apprêtant à déposer l'enfant.* — Là, mon vieux, ça suffit...

LE PETIT JACQUES. — Encore, grand-père, encore !...

OCTAVE. — Encore une fois le tour de la pelouse ? une seule, alors...

ALINE. — Si cet enfant devient insupportable, ce sera bien ta faute.

YVONNE. — Heureusement que tu es là pour faire contrepoids !

OCTAVE, *déposant le petit à terre.* — Ce sera pour demain.

MIREILLE, *allant au petit.* — Bonjour, Jacquot ! (*Elle le caresse, puis, sentant le regard d'Aline et sa pensée posés sur elle, elle s'écarte brusquement. A Yvonne.*) On dirait qu'il a de nouveau été piqué depuis tout à l'heure ?

YVONNE. — Comme je le disais encore à la se-

conde, tant qu'on ne se sera pas décidé à vider l'étang...

OCTAVE, à Yvonne. — Alors je vais te montrer ça. *(Il sort par la droite.)*

YVONNE. — ... Mais comme c'est un principe de ne toucher à rien ici...

ALINE. — Va toujours.

YVONNE. — Enfin, Mireille, je te fais juge. Il y a ici des meubles qui ne font rien et dont nous aurions besoin à la maison... je ne parle pas de meubles de valeur... *(Octave rentre à ce moment, très pâle.)*

OCTAVE, à Aline, à mi-voix. — C'est toi qui as enlevé les plaquettes?

ALINE. — Oui. *(À ce moment, le jardinier frappe à la porte-fenêtre.)*

OCTAVE, se contenant difficilement. — Peut-on savoir où tu les as mises?

ALINE. — Plus tard, si tu veux bien.

OCTAVE. — Tu ne les as pas détruites, tout de même?

ALINE. — Je les ai simplement mises de côté. Ce sont les cerises, Alexis? Voilà une demi-heure que nous les attendons. *(Elle prend le panier.)* Qu'est-ce que c'est que ces fleurs? Tiens, il paraît que c'est pour toi, Mireille. *(Elle tend un bouquet à Mireille.)*

MIREILLE. — Comment?

ALINE. — C'est le jardinier de M. Chanteuil qui vient de les apporter.

YVONNE. — Eh! mais, dis donc, Mireille!

OCTAVE. — De Chanteuil?

MIREILLE. — J'ai eu la sottise d'admirer ses roses crimson, on les voit du tennis.

ALINE. — Je mets mon chapeau, rejoins-moi devant la maison, veux-tu?

YVONNE, prenant le petit par la main et sortant avec sa mère. — Maman, est-ce qu'il n'y aura pas moyen d'obtenir que le petit déjeune exactement à onze heures et demie?... *(La suite se perd.)*

## SCÈNE XIV

MIREILLE, OCTAVE

OCTAVE, se contenant avec peine. — Ma femme est capable de brûler les brochures. *(Il attend une protestation qui ne vient pas tout de suite.)*

MIREILLE, qui tient toujours les fleurs, la pensée ailleurs. — Non... non... sûrement pas.

OCTAVE. — Vous croyez? *(Avec élan.)* Ma petite, si vous saviez... *(Il s'arrête.)* Mais vous restez là, avec vos fleurs. Je vais dire qu'on les mette dans un vase.

MIREILLE, brusquement, avec une sorte de passion. — Non, non, il faut les jeter.

RIDEAU

## ACTE II

*Même décor.  
Dix jours plus tard.*

SCÈNE PREMIÈRE  
MIREILLE, OCTAVE

*Mireille est en train d'écrire. Elle se réfère de temps en temps à un carnet ouvert devant elle; elle tressaille en entendant ouvrir la porte de gauche et respire en reconnaissant Octave.*

MIREILLE, *avec bas.* — Je viens d'écrire ces quatre lettres pour vous; si vous voulez les relire... ce serait peut-être préférable; d'abord, mon orthographe...

OCTAVE, *qui n'a pas entendu.* — Hein?

MIREILLE. — Je dis que vous feriez peut-être mieux de relire ces lettres.

OCTAVE. — C'est tout à fait inutile, je suis sûr qu'elles sont très bien.

MIREILLE. — J'ai donc écrit au dépôt de Dreux, comme vous me l'aviez demandé.

OCTAVE. — Bien.

MIREILLE. — Mais je suis presque sûre d'avoir tiré au clair l'affaire Dupont. Il a dû y avoir deux Dupont Gaston à la 8<sup>e</sup> compagnie, et l'un d'eux ne

figure pas sur les registres du dépôt. S'il est venu directement du dépôt divisionnaire...

OCTAVE. — Vous êtes épatante, Mireille. Ça me soulage tellement que vous ayez bien voulu vous charger de cette correspondance.

MIREILLE. — Cela ne vaut pas la peine d'en parler.

OCTAVE. — Quand j'écris trop longtemps de suite, j'ai comme une crampe qui me prend là. (*Il montre son avant-bras.*) Je ne sais pas si c'est du rhumatisme ou autre chose...

MIREILLE, *distracte.* — C'est ennuyeux.

OCTAVE, *l'observant.* — Vous êtes pâle...

MIREILLE. — Ce n'est rien.

OCTAVE. — Les yeux un peu battus.

MIREILLE. — Je ne dors pas très bien ces temps-ci.

OCTAVE. — Je m'en doutais, je vous ai entendue marcher la nuit dernière. Il ne faut pas vous fatiguer à écrire ces lettres...

MIREILLE. — J'ai été trop contente d'avoir de quoi m'occuper cette nuit; quand on ne dort pas...

OCTAVE. — Oui, oui... mais ce n'est pas raisonnable, et si ma femme s'en doutait...

MIREILLE. — Vous n'irez pas le lui dire... Il vaudrait mieux enlever tous ces papiers; ma belle-mère peut entrer.

OCTAVE. — Je croyais que vous lui disiez maman, à présent.

MIREILLE. — Mais en parlant d'elle...

OCTAVE. — Vous êtes un peu ennuyée?...

MIREILLE. — Comment?

OCTAVE. — D'avoir ce petit secret vis-à-vis d'elle?

MIREILLE. — J'aimerais mieux n'avoir rien à cacher à personne, c'est certain. D'autant que ce que je fais est si naturel. Mais si elle l'apprenait, elle serait peinée.

OCTAVE. — Vous croyez qu'elle vous en voudrait?

MIREILLE, *vivement*. — Mais non. D'abord, ce serait mesquin... et puis, enfin, je suis libre d'agir comme bon me semble.

OCTAVE. — Certes.

MIREILLE. — Non, c'est pour la ménager... elle souffre déjà tellement.

OCTAVE. — Elle n'est pas seule à souffrir, ici.

MIREILLE. — Je ne connais personne qui ait sa capacité de souffrance. Quand je la compare aux autres... c'est comme un don qu'elle a.

OCTAVE. — N'est-ce pas surtout qu'il y a comme une pudeur qui lui manque? (*Mouvement de Mireille.*) Sa douleur, je ne veux pas dire qu'elle l'affiche, c'est plutôt comme si elle la brandissait pour vous en écraser.

MIREILLE. — Vous me blessez.

OCTAVE. — Je vous blesse?

MIREILLE. — Tout ce qu'on dit contre elle, c'est contre moi qu'on le dit.

OCTAVE. — Mais, ma petite Mireille...

MIREILLE. — Oh! je pense qu'Yvonne parlerait comme vous.

OCTAVE, *d'un ton changé*. — Non, Yvonne, ça... ça n'a aucun rapport... Mais voyez-vous, quand on se rappelle ce qu'a été ma femme autrefois... Jusqu'à la guerre, nous n'avions jamais... et puis le malheur est venu, et c'est comme s'il l'avait intoxiquée. Oui, c'est un poison.

MIREILLE, *âprement*. — Ce n'est pas une maladie d'être malheureuse... Est-ce que vous trouvez la maison trop triste, comme Yvonne? (*Mouvement d'Octave.*) La vie ne reprend pas assez vite? Vous souhaiteriez un peu de détente?

OCTAVE, *avec douceur*. — Ce n'est pas vous qui parlez en ce moment, ma petite...

MIREILLE, *s'exaltant*. — Eh bien, moi, j'admire cela, entendez-vous, de toute mon âme... C'est peut-être terrible, mais il n'y a que ça de beau. Tout le reste est médiocre... médiocre... (*On la sent sur le point de fondre en larmes.*)

OCTAVE, *qui l'a regardée attentivement*. — Je n'aime pas vous voir vous exalter ainsi.

MIREILLE. — Ce n'est pas de l'exaltation, c'est le fond de ce que j'éprouve, et, s'il y a des moments où j'ai l'air de... d'abord c'est bien simple, ces moments-là, je les déteste.

OCTAVE, *avec gravité*. — Mais si vous êtes aussi profondément d'accord avec ma femme, pourquoi m'avez-vous proposé de m'aider dans ce travail... qu'elle désapprouve? Était-ce simplement pour moi?

MIREILLE, *les yeux baissés*. — Il ne faut pas non plus me croire annihilée; je vous le répète, je ne fais que ce que je veux.

## SCÈNE II

LES MÊMES, Mme VERDET

*Elle entre par la porte vitrée.*

Mme VERDET, à Louise qui l'a conduite. — Merci, Louise... Bonjour, Octave.

OCTAVE. — Tiens, Marthe!

MIREILLE. — Tante Marthe, je m'excuse de n'être pas encore allée vous voir; chaque jour il est survenu un empêchement.

Mme VERDET, *d'une voix altérée*. — Vous serez toujours la bienvenue.

OCTAVE. — Assieds-toi. (*Elle s'assied.*) André est venu plusieurs fois ces temps-ci; il m'a paru beaucoup mieux que l'hiver dernier.

Mme VERDET, *réprimant un sanglot*. — Écoutez-moi, ma petite Mireille, il ne faut pas m'en vouloir, mais j'aurai un mot à dire à mon frère. Il pourra vous le répéter après, mais c'est si dur... je ne...

MIREILLE. — C'est tout naturel. (*Elle sort doucement.*)

### SCÈNE III

Mme VERDET, OCTAVE

OCTAVE. — C'est à propos d'André?

Mme VERDET. — Oui.

OCTAVE. — Pas de sa santé?

Mme VERDET. — Si.

OCTAVE. — Je vous croyais tout à fait rassurés.

Mme VERDET, *d'une voix sans timbre*. — André est perdu.

OCTAVE. — Qu'est-ce que tu dis?

Mme VERDET, *qui ne peut plus contenir ses larmes*. — Condamné.

OCTAVE. — Voyons, c'est impossible, c'est toi qui...

Mme VERDET. — Après la visite d'André... le docteur m'a écrit une lettre inquiétante pour

m'expliquer qu'il n'avait pas pu lui dire tout à fait la vérité. Naturellement, j'y suis allée.

OCTAVE. — Et il t'a...

Mme VERDET. — J'ai vu tout de suite... rien qu'à sa figure pendant qu'il me parlait... il ne souriait pas, il parlait bas, comme si...

OCTAVE. — Mais, ma pauvre Marthe, tout ça, c'est de la pure imagination.

Mme VERDET. — André est à la merci d'un accident qui peut se produire demain... ou dans six mois... ou... on ne sait pas, enfin, on ne sait pas...

OCTAVE. — Allons, qu'est-ce que tout ça signifie? mais nous sommes tous à la merci d'un accident!

Mme VERDET. — Non, non, il m'a expliqué, c'est un défaut du cœur!

OCTAVE. — Et puis après? moi aussi, j'ai un défaut au cœur; surtout depuis que j'ai quitté l'armée je m'en aperçois rudement. Je ne me crois pas encore mort pour ça.

Mme VERDET, *d'une voix tremblante*. — Écoute-moi, Octave, ce n'est pas la peine. Je te répète qu'il m'a expliqué, c'est une valvule qui peut brusquement cesser de fonctionner; rien qu'une fatigue une émotion trop forte...

OCTAVE. — Mais alors, comment ne s'en est-on pas aperçu plus tôt? Ce n'est pas la première fois qu'il consulte, que diable! et pendant la guerre, toutes ces visites...

Mme VERDET. — Je pense que cela s'est beaucoup aggravé au cours de ces derniers mois... Octave, je regrette maintenant qu'il ne soit pas allé au front comme il le désirait; même s'il avait

été... fauché tout de suite, il aurait eu au moins... au moins... (*Elle ne peut terminer.*)

## SCÈNE IV

LES MÊMES, ALINE

ALINE. — Qu'y a-t-il?

OCTAVE. — Marthe nous apporte... de mauvaises nouvelles d'André. Le spécialiste qu'elle est allée voir hier est... enfin, n'est pas optimiste.

ALINE. — Comment? (*Elle va à Mme Verdet.*) Ma pauvre Marthe, mais c'est atroce. (*Elle l'embrasse longuement.*) Alors ce qu'André nous expliquait l'autre jour?

Mme VERDET. — On ne peut pas lui dire la vérité; ça pourrait le tuer...

ALINE, *restant serrée contre elle.* — Oh!

Mme VERDET. — Il ne sait même pas que je suis allée voir le médecin... et même, s'il vient par hasard, n'aie l'air de rien...

ALINE. — Marthe, voyons, tu peux compter sur moi. Mon Dieu! pauvre petit.

Mme VERDET. — Si au moins je pouvais penser qu'il a été heureux! mais il n'a rien eu de la vie que de l'amertume, rien que des déceptions. Pendant la guerre, personne ne peut savoir ce qu'il a souffert.

ALINE, *avec douceur.* — Mais si...

Mme VERDET. — Il avait toujours l'impression qu'on le méprisait parce qu'il ne se battait pas... Il évitait ses cousins quand ils venaient en permission... Oh! pas Raymond, lui a toujours été si bon!

ALINE, *pensive.* — Raymond l'aimait beaucoup.

Mme VERDET. — André me parle si souvent de lui.

ALINE. — C'est vrai?

Mme VERDET. — Réfléchis, Aline... la jeunesse qu'aura eue cet enfant! Pas une seule joie!

ALINE. — Tu exagères.

Mme VERDET. — Tant que son père a vécu, je n'ai pas eu le temps de m'occuper d'André... et, d'ailleurs... on ne peut rien les uns pour les autres. On est seul.

ALINE, *profondément.* — Non, Marthe, on n'est pas seul.

Mme VERDET. — Merci! Ah! tu es bonne... il faut être malheureux comme moi pour t'apprécier. (*Mouvement d'Octave.*) Au moment de la mort de mon pauvre Charles, ça a été pareil, je m'en souviens bien.

ALINE. — Oui, c'est dans le malheur qu'on se retrouve.

Mme VERDET. — Où est Octave? (*Il est allé à la fenêtre et regarde au dehors.*)

OCTAVE, *sans se retourner.* — Je suis là.

ALINE, *sourdement.* — Il n'y a que le malheur qui soit vrai.

Mme VERDET. — André dit toujours que tu es une nature si profonde... C'est bête de te le répéter, mais lui aussi il ressent tout si profondément; quelquefois, j'en suis effrayée... Il a beau être très maître de lui, il ne peut pas me cacher ce qu'il éprouve...

ALINE. — Vous êtes très unis.

OCTAVE, *à quelqu'un qu'on ne voit pas.* — Bonjour, bonjour.

Mme VERDET. — A qui dit-il bonjour?

ALINE, qui s'est levée pour regarder. — Au petit, il joue avec Mireille. Yvonne est à Villeneuve.

Mme VERDET. — Mireille aime beaucoup les enfants, n'est-ce pas?

ALINE. — Oui.

Mme VERDET. — C'est un tel bonheur pour toi de l'avoir ici... Ah! on peut dire que Raymond avait su choisir.

ALINE. — Il n'a pas choisi.

Mme VERDET, baissant la voix. — Aline... Je crois qu'André l'aime, lui aussi.

ALINE. — André!

Mme VERDET, ardemment. — Il ne faut pas lui en vouloir. Il a lutté, il avait à peine se l'avouer à lui-même.

ALINE, avec douceur. — Pourquoi lui en voudrais-je?

Mme VERDET. — Tu aurais pu... C'est un sentiment si humain... Je crois que je l'éprouverais si j'étais à ta place.

ALINE. — Personne ne peut se mettre à ma place, Marthe; d'ailleurs... non, je n'éprouve rien de semblable... Pauvre enfant!

Mme VERDET. — Merci, Aline, c'est si généreux, si... J'avais peur que cela ne se mît entre nous, vois-tu, et pourtant j'ai été comme forcée de te le dire.

ALINE. — Forcée?

Mme VERDET. — Avec toi, on ne dit pas ce qu'on veut; je l'ai souvent remarqué.

OCTAVE, qui est toujours à la porte-fenêtre. — Drôle de petit bonhomme! (Il revient vers les deux

femmes, qui se sont tues.) Pourquoi vous taisez-vous?

Mme VERDET. — Si tu savais, Octave!

ALINE, instinctivement. — Fais attention.

Mme VERDET. — Je viens de confier à Aline... (A Aline.) Pourquoi ne le saurait-il pas aussi? André... il aime ta belle-fille.

OCTAVE, avec une sorte de sursaut. — Pourquoi dire « ta belle-fille »? Mireille n'est pas ma belle-fille.

Mme VERDET. — Mais si... Au fond, c'est même votre enfant... (Un silence.) Il l'aime comme il peut aimer, de tout son cœur, avec un oubli de soi...

OCTAVE, durement. — Tu trouves que c'est bien d'aller trahir le secret de ce malheureux enfant?

Mme VERDET. — Qu'est-ce que tu veux dire?

OCTAVE. — En un pareil moment, quand tu viens d'ap... ou du moins quand tu t'imagines... Je ne te cache pas que ça me révolte.

Mme VERDET. — Octave!

ALINE. — Nous ne sommes pas des étrangers!

OCTAVE. — Ce n'en est que plus grave!

ALINE. — D'ailleurs, je m'en doutais.

OCTAVE. — Changeons de sujet, veux-tu?

Mme VERDET. — Je ne te reconnais pas.

OCTAVE, à Mme Verdet. — Enfin, si vraiment nos craintes sont... oui, mettons qu'elles soient fondées... tu ne te rends pas compte de ce qu'un pareil sentiment a de dérisoire, de navrant?

ALINE. — C'est peut-être au contraire le salut pour le pauvre André.

Mme VERDET. — Le salut?

ALINE. — Cet amour, mais il peut colorer, il peut transfigurer...

OCTAVE. — Ou ça n'a pas de sens, ou c'est monstrueux. Je ne te permets pas de faire briller aux yeux de Marthe un espoir...

Mme VERDET. — Aline, tu croirais vraiment possible...

ALINE. — Quel espoir? Non, non, tu ne me comprends pas... Je n'ai pas le droit de supposer... Mais, pour un tel être qu'André, un sentiment aussi profond apporte avec lui comme un réconfort.

Mme VERDET. — J'ai peur que tu ne te trompes...

OCTAVE. — Ce n'est pas ce qu'elle voulait dire; elle bat en retraite.

Mme VERDET. — Quand il revient de chez vous, il ne peut rien manger; il ne dit pas un mot, c'est comme s'il avait la fièvre; il a des insomnies.

OCTAVE, à Aline. — Tu as cherché à laisser entendre à l'instant que Mireille pourrait, par compassion ou par... Je te demande pardon, Marthe, mais c'est trop grave, et il ne faut pas qu'il y ait de malentendu entre nous...

Mme VERDET, le visage convulsé. — Mais, Octave...

OCTAVE. — Toi, ma pauvre Marthe, tu es une brave femme et tu ne te doutes pas de ce que la... oui, je veux bien appeler ça la souffrance... de ce qu'elle a pu faire de quelqu'un comme Aline...

Mme VERDET. — Mon Dieu!

ALINE, avec un sourire. — Laisse...

OCTAVE. — Mais moi, je vois clair, heureusement, pour la petite.. et je...

Mme VERDET. — Je veux partir... Aline, conduis-moi jusqu'à la voiture...

ALINE, à Octave, sourdement. — Alors, tu t'imagines... misérable! (*Elle sort avec Mme Verdet.*)

## SCÈNE V

OCTAVE, MIREILLE

*Octave se calme peu à peu,  
puis va à la porte-fenêtre et appelle.*

OCTAVE. — Mireille!

MIREILLE, entrant. — Qu'y a-t-il, mon père?

OCTAVE. — Venez avec moi, ma petite, il faut que vous me parliez enfin à cœur ouvert. Ne restons pas ici; ma femme peut entrer d'un instant à l'autre.

MIREILLE. — Non, décidément, ces secrets...

OCTAVE. — Mais c'est pour vous, Mireille, c'est parce que j'ai peur...

MIREILLE. — Comment?

OCTAVE. — J'ai cru remarquer... et puis, enfin, je sais qu'avant-hier matin vous avez causé seule avec ce Chanteuil.

MIREILLE. — Nous avons fait des balles au tennis.

OCTAVE. — Yvonne vous a vue.

MIREILLE. — Et alors?

OCTAVE. — Si par hasard... Vous, il est certain que vous lui plaisez; ces fleurs qu'il vous a envoyées, la façon dont il a parlé de vous chez les Morel... il n'y a pas de doute. Eh bien, si, de votre côté... ma petite, il ne faudrait pas qu'un scrupule

vous retint... L'idée, que sais-je, qu'il ne nous serait pas sympathique, à moi... ou à ma femme. (*Mouvement de Mireille.*) Les circonstances ont voulu que vous fussiez appelée à vivre ici comme notre enfant, ce n'est pas une raison pour que vous ne gardiez pas votre entière liberté. Je dis tout ça très mal, parce que...

MIREILLE, *avec âpreté.* — C'est contre elle que vous le dites. Ma liberté, mais personne ne la menace ici, vous n'avez pas à la défendre. Ce garçon dont vous parlez... et dont la maîtresse était encore dans ces parages il y a quelques semaines...

OCTAVE. — Qui vous a parlé de cette femme?

MIREILLE. — J'ai appris cela... incidemment.

OCTAVE. — Moi, on m'a assuré qu'il avait rompu avec elle il y a près d'un an... Vous n'êtes plus une enfant, Mireille, vous savez bien que les hommes, quand ils se marient... D'après ce que je crois savoir, Robert Chanteuil n'a pas à se reprocher...

MIREILLE. — Vous avez fait une enquête?

OCTAVE. — Je me suis renseigné.

MIREILLE. — Pour quel motif? et quelle cause plaidez-vous? Avouez-le donc que c'est contre elle, que c'est pour lui faire du mal... Ah! quel jeu atroce!

OCTAVE. — C'est parce que je veux votre bonheur.

MIREILLE. — Savez-vous donc quel bonheur je suis encore capable de supporter?

OCTAVE. — Ce n'est pas une phrase de vous.

MIREILLE. — Vous me torturez, vous me... Ah! si je pouvais partir!

OCTAVE. — Partir?

MIREILLE. — Mais je n'en aurai pas la force

## SCÈNE VI

LES MÊMES, ALINE, ANDRÉ

ANDRÉ, *entrant avec Aline.* — Maman ne m'avait pas dit qu'elle allait chez vous...

ALINE. — Elle est entrée en passant.

OCTAVE. — Tiens, te voilà? bonjour.

MIREILLE. — Bonjour, André.

OCTAVE. — Comment ça va-t-il?

ANDRÉ. — Est-ce que maman avait quelque chose de spécial à vous dire?

OCTAVE. — Mais... non... (*Mouvement de Mireille.*)

ANDRÉ. — A vous demander peut-être?... Elle me dit toujours où elle va, aussi suis-je étonné, et puis, à l'instant, elle avait une mine...

ALINE, *trop vite.* — Elle avait la migraine.

ANDRÉ. — Voilà qui ne lui arrive pas souvent. Vous avez vu ma mère, Mireille?

MIREILLE, *avec gêne.* — Oui... non... un instant seulement.

ANDRÉ. — Pourquoi seulement un instant?

MIREILLE, *hésitante.* — Je... Yvonne est à Ville-neuve, c'est moi qui me suis occupée du petit cet après-midi.

ANDRÉ. — Vous avez l'air gênés tous les trois?

MIREILLE. — Gênés?

ALINE. — Tu es ridicule, André!

OCTAVE. — En voilà une idée!

ANDRÉ, *allant à Aline, à mi-voix.* — Si maman a pris sur elle... elle n'avait pas le droit de le faire...

ALINE, *montrant Mireille.* — Voyons, André.

MIREILLE. — Qu'est-ce que vous dites?

ANDRÉ, *à Aline.* — Elle sait à quoi s'en tenir.

OCTAVE. — Mon petit, fais attention.

ANDRÉ. — Je ne veux pas que vous puissiez croire... surtout maintenant qu'il s'en va, j'ai beaucoup de courage.

MIREILLE, *d'un ton suppliant.* — André, je vous en prie...

ANDRÉ, *à Octave et à Aline.* — N'est-ce pas, j'ai deviné? c'est de ça que maman est venue vous parler? et l'air qu'elle avait en partant! Mon Dieu! mais je vous jure que... c'est une idée que j'ai chassée une fois pour toutes... (*A Mireille.*) Vous ne me croyez pas, vous vous imaginez que c'était de ma part... et le peu que j'avais va m'être retiré. Ah! pourquoi a-t-elle fait ça? pourquoi?

MIREILLE, *allant à lui.* — André, je ne savais pas...

OCTAVE. — Il n'y a pas un seul mot de vrai là dedans...

ALINE, *à Octave.* — Pourquoi le nier?

MIREILLE, *à André.* — Mais je vous promets que rien ne sera changé, que... d'abord, je suis sûre que vous dites la vérité.

ANDRÉ, *heureux.* — Je suis si peu exigeant, allez... quand j'ai su qu'il quittait le pays.

OCTAVE. — De qui parles-tu?

MIREILLE. — André!

ANDRÉ. — Pardonnez-moi d'avoir eu peur... de cela.

MIREILLE, *douloureusement, à mi-voix.* — Vous n'avez pas de pudeur. (*André cherche à lui prendre la main.*) Non, non, laissez-moi!

OCTAVE. — Qu'est-ce qui part? Est-ce que c'est Chanteuil, par hasard?

ANDRÉ. — Oui.

OCTAVE. — Pourquoi part-il? (*André regarde Mireille qui a baissé les yeux.*) Et qu'est-ce que ça peut te faire? Réponds, s'il te plaît.

ALINE. — Mais, Octave...

OCTAVE. — Oh! toi...

ANDRÉ, *se passant les mains sur le front.* — Je ne sais pas pourquoi je me suis laissé aller ainsi. Ce n'est pas digne d'un homme, c'est... (*Il chancelle.*)

MIREILLE. — Qu'est-ce que vous avez?

ANDRÉ. — Ce n'est rien, ça va passer...

ALINE. — On ne peut pas le laisser repartir ainsi...

ANDRÉ. — Je vais aller me reposer un instant au fond du jardin.

ALINE. — Veux-tu que nous allions t'installer?

ANDRÉ. — Non, merci. (*Il sort.*)

## SCÈNE VII

OCTAVE, ALINE, MIREILLE

OCTAVE, *à Mireille.* — Écoutez-moi maintenant, Mireille, nous ne lui avons pas dit la vérité, ma sœur n'a jamais songé à... Non, elle venait nous dire que le pauvre enfant est atteint d'une affection mortelle.

MIREILLE, *saisie.* — Ah!

OCTAVE. — Et je suppose que c'est pour ne pas l'inquiéter que ma femme a cru préférable de lui laisser croire... (*A Aline.*) Tu as eu tort, d'ailleurs, il n'était pas besoin de lui donner d'explication et tu l'as bouleversé.

MIREILLE, *profondément*. — Ainsi, il est perdu?

OCTAVE. — C'est du moins ce que sa mère a cru comprendre ; mais il faut bien dire qu'elle met toujours les choses au pire.

ALINE, *avec gravité*. — Cette fois, je crains qu'elle n'ait raison.

OCTAVE. — Qu'est-ce que tu en sais?

MIREILLE. — Et lui s'imagine... c'est affreux.

OCTAVE. — Il est très heureux qu'on ait pu jusqu'à présent l'entretenir dans cette illusion. S'il sentait cette menace suspendue au-dessus de sa tête...

MIREILLE. — Oui, mais se leurrer ainsi, c'est humiliant, cela vous diminue ; moi, si une chose pareille m'arrivait...

OCTAVE. — Je ne suis pas si André aurait l'âme assez bien trempée pour supporter la vérité ; au fond, j'en doute.

ALINE, *brusquement*. — Tu trouves généreux de le rabaisser en un pareil moment?

OCTAVE. — Je ne le rabaisse pas ; je le vois tel qu'il est.

MIREILLE. — Est-ce qu'un peu de pitié...

OCTAVE. — J'en ai à revendre, de la pitié, seulement ça peut mener loin. (*Il se rend compte qu'il vient de prononcer un mot dangereux ; précipitamment, pour parler d'autre chose.*) Vous saviez que ce Chanteuil quittait le pays?

MIREILLE, *avec embarras*. — Non.

ALINE. — Comment veux-tu que Mireille?...

OCTAVE. — Il ne vous a rien dit de ce projet, l'autre matin?

ALINE, *à Mireille*. — Vous avez donc causé ensemble, ces jours-ci?

MIREILLE, *bas*. — Nous avons fait des balles avant-hier matin.

ALINE. — Tu ne me l'avais pas raconté.

MIREILLE, *toujours gênée*. — Je n'y ai même pas pensé... D'ailleurs, tu sais bien qu'il vient presque tous les jours au tennis.

OCTAVE. — Ce brusque départ est incompréhensible ; il a dit à tout le monde qu'il comptait se fixer ici.

MIREILLE, *avec effort*. — Il ne part peut-être que pour quelques jours.

OCTAVE. — André paraissait croire...

MIREILLE, *indistinctement*. — Qu'est-ce qu'il en sait? (*Aline a été s'asseoir à la table. Elle a ouvert un livre qu'elle ne lit pas. Octave la regarde, il reconnaît une expression qui lui est familière.*)

OCTAVE. — Je vais aller voir ce que devient André, moi. (*Il sort.*)

## SCÈNE VIII

MIREILLE, ALINE

*Mireille reste d'abord désespérée, puis, poussée par une force, elle s'approche d'Aline.*

MIREILLE. — Maman... (*Aline ne répond pas.*)  
Qu'est-ce que tu lis?

ALINE. — Je ne sais pas.

MIREILLE. — Comment, tu ne sais pas?

ALINE, *posant le livre.* — Non. (*Un silence.*)  
C'est la première vraie tristesse que tu me causes.

MIREILLE. — Moi?

ALINE, *d'une voix tremblante.* — Et je ne t'aurais pas crue capable de cette... (*Elle n'achève pas.*)

MIREILLE. — Termine!

ALINE. — Le mot n'a pas d'importance. Ce n'est pas seulement le fait que tu m'as soigneusement caché cette conversation... mais ton intonation à l'instant, ton expression quand tu as dit... et rien que cette phrase : « Nous avons fait des balles avant-hier matin. » Tu as cherché à me donner le change.

MIREILLE. — Je n'ai pas de comptes à te rendre, maman.

ALINE. — Pas ce mot, Mireille, c'est une dérision.

MIREILLE. — Si j'ai mes raisons pour garder le silence sur telle conversation...

ALINE. — Tu devais me dire loyalement que tu ne pouvais rien me raconter.

MIREILLE. — Tu l'aurais admis?

ALINE. — Sans difficulté.

MIREILLE. — Je ne suis pas assez maîtresse de moi pour m'arrêter à mi-chemin sur la voie des confidences.

ALINE, *avec douceur.* — Il est plus facile de mentir.

MIREILLE. — Tu m'insultes!

ALINE. — C'était peut-être le seul chagrin que je fusse encore en état de ressentir.

MIREILLE, *s'enflammant.* — Je veux être libre de mes actes, la seule idée d'une... contrainte...

ALINE. — Qui parle de contrainte?

MIREILLE. — Je ne consentirai jamais à être l'esclave de personne, non, non, de personne... Si j'avais été te confier que j'avais refusé d'être sa femme...

ALINE. — Il t'a demandé...

MIREILLE. — C'est parce que j'ai dit non qu'il s'en va... Si je te l'avais raconté, il m'aurait semblé que c'était pour avoir ton approbation que j'avais refusé, et c'est une idée qui m'est intolérable...

ALINE. — Ma petite...

MIREILLE. — C'est si naturel que je ne t'en aie rien dit... Tu n'es pas une femme si tu ne le comprends pas, mais je ne sais pas, c'est comme si un sens te manquait! Oh! je l'ai remarqué bien souvent, et alors... Tu entends, je veux être libre, je me mépriserais moi-même sans cela; d'abord, c'est bien simple, je ne serais plus rien, et toi, je te détesterais aussi. Quand ces pensées-là me viennent... j'ai envie de m'en aller pour ne jamais revenir. (*Mouvement d'Aline. Un silence.*)

ALINE. — Tu m'as paru un peu sombre ces jours-ci.

MIREILLE. — Tu vous observes tellement!

ALINE. — Figure-toi que j'avais été jusqu'à me demander si cet homme...

MIREILLE. — Je ne peux pas supporter que tu voies si clair.

ALINE. — Mais non, je me trompais, au contraire, puisque j'ai craint un instant qu'il ne te fût pas tout à fait indifférent.

MIREILLE. — En effet, c'était fou et cela me blessa... (*S'exaltant de nouveau.*) Mais pourquoi

craindre? Si par impossible je l'avais... oui, même si je l'avais aimé...

ALINE. — D'après ce que je sais, je crois que ç'aurait été un malheur.

MIREILLE. — Que sais-tu donc?

ALINE. — Heureusement, ce malheur a été évité. Il ne te plaît pas, puisque tu l'as refusé. (*Mireille a des mouvements nerveux, comme pour se dégager d'un réseau invisible.*)

MIREILLE. — Tu comprends... si j'avais dit oui, je n'aurais pas pu tolérer la moindre marque de désapprobation.

ALINE. — J'aurais fait de mon mieux pour ne pas te laisser voir ma tristesse.

MIREILLE. — Je ne sais pas si tu y aurais réussi. Tu es moins maîtresse de toi que tu ne crois. Et si, une fois ma décision prise, tu avais cherché à me dissuader de l'exécuter, je ne te l'aurais pas pardonné.

ALINE. — Tu te tortures inutilement, ma petite, puisque rien de tout cela n'est arrivé.

MIREILLE, à mi-voix. — Ce sont des idées qui me rendent presque folle. (*Un silence.*)

ALINE. — Regarde comme j'avais raison, il y a quelques jours, de te supplier d'avoir confiance en moi.

MIREILLE. — Ce n'étaient que des mots qui ne pouvaient servir à rien.

ALINE. — Mais il y a une conclusion que je crois devoir tirer de tout ce que tu viens de dire... la vie ici commence à te peser.

MIREILLE. — Mais non, c'est ce reproche injuste qui m'avait bouleversée, oui, injuste... et puis aussi cette chose affreuse.

ALINE. — A propos d'André?

MIREILLE. — Oui. (*Un silence.*) Tu savais qu'il m'aimait?

ALINE. — Je m'en doutais.

MIREILLE. — Pauvre garçon! Mais pourquoi, tout à l'heure, s'est-il montré si humble?... Et devant vous il n'aurait jamais dû.

ALINE. — Il nous croyait instruits par sa mère de ses sentiments pour toi.

MIREILLE. — Tout de même...

ALINE. — Et puis, je pense que sincèrement il ne se compte pour rien... Ce sont peut-être toutes ces mortifications qu'il a subies pendant la guerre.

MIREILLE. — Elles auraient dû stimuler son orgueil.

ALINE. — Non, il a eu honte de ne pas se battre.

MIREILLE. — Il aurait pu partir... s'il avait voulu?

ALINE. — Ton oncle m'a dit souvent qu'il aurait fallu l'évacuer au bout de vingt-quatre heures.

MIREILLE, songeuse. — C'est sûrement vrai... Pourtant, cette humilité chez un homme...

ALINE. — Quand elle est sincère.

MIREILLE. — Je ne me doutais pas que tu avais si bonne opinion de lui. (*Geste évasif d'Aline.*) Alors, tante Marthe n'a réellement fait aucune allusion à...?

ALINE. — Elle m'a seulement confié qu'André avait pour toi...

MIREILLE, frémissante. — Pourquoi te l'a-t-elle dit?

ALINE. — Je crois qu'elle n'avait pas de but précis; ce devait être simplement par besoin de s'épancher.

MIREILLE. — Du reste, comment aurait-elle pu penser sérieusement?... N'est-ce pas?

ALINE. — Oui. (*Mireille l'examine avec inquiétude.*) C'est évident.

MIREILLE, brusquement. — Ah! c'est terrible!

ALINE. — Que veux-tu dire?

MIREILLE. — Je ne peux pas savoir ce que tu penses.

ALINE. — Pourtant, puisque je suis si peu maîtresse de moi...

MIREILLE, amèrement. — Tu l'es encore beaucoup trop...

ALINE. — D'ailleurs, quelle arrière-pensée veux-tu que j'aie? Tu me demandes si ma belle-sœur pouvait envisager l'idée d'un... (*Mouvement de Mireille.*) Je te réponds que je ne le crois pas.

MIREILLE. — Mais toi, toi...

ALINE. — Ma chérie, je ne comprends pas à quoi tendent tes questions. Dois-je y voir... des coups de sonde?

MIREILLE, avec violence. — Alors, tu t'imagines que je songe à commettre ce suicide? Je maintiens le mot : suicide. Et ça ne te fait pas horreur? Tu admets de sang-froid que je puisse épouser ce moribond... pour qui je n'ai qu'un peu de pitié et peut-être aussi du mépris?

ALINE. — Tu construis, en ce moment.

MIREILLE. — Comment, je construis?

ALINE. — Je n'ai eu ni à admettre, ni à désapprouver. Tu ne m'as pas demandé mon avis. D'ailleurs, il est trop clair qu'à aucun prix je n'aurais voulu t'influencer.

MIREILLE, sourdement. — Il n'en est pas question.

ALINE. — J'aurais pu tout au plus chercher à t'éclairer sur toi-même.

MIREILLE, comme plus haut. — Merci.

ALINE. — Il se peut que tu te trompes en partie sur tes propres sentiments quand tu viens de dire que tu n'as pour André...

MIREILLE. — Ainsi, tu as la prétention de me connaître mieux que moi?...

ALINE. — C'est possible.

MIREILLE, ardemment. — Ah! si mes parents étaient encore de ce monde, ils ne le permettraient pas, ils me défendraient contre moi-même.

ALINE. — Contre toi-même, c'est donc...

MIREILLE. — Ils prendraient soin de mon bonheur, eux!

ALINE, douloureusement. — Mireille!

MIREILLE. — Pardon, mais, toi, tu es quelqu'un pour qui le bonheur... ça n'a pas assez d'importance. Oh! je crois bien que je ne pourrais plus en sentir le goût jamais. Mais si je me trompais, tu comprends, si je me trompais! (*Un silence.*)

ALINE. — Une chose est sûre, si ce mariage... (*Mouvement de Mireille.*) te fait l'effet d'un suicide, il faut qu'il n'en soit plus jamais question.

MIREILLE. — Comment veux-tu que je sache?

ALINE. — Quand j'ai vu que tu arrêtais ta pensée, ne fût-ce qu'un instant, sur cette idée, je me suis dit que ce serait peut-être là, en effet, la vérité.

MIREILLE. — Tu calcules pour les autres, tu penses à leur place.

ALINE. — Il m'a semblé que, pour une âme comme la tienne, une âme mûrie par la douleur...

MIREILLE. — Tu appelles ça mûrie?

ALINE. — Le bonheur ne pouvait être qu'un autre nom, du... oui... mettons du sacrifice... (*Un silence.*) Peut-être me suis-je trompée... (*A mi-voix.*) Tu es jeune...

MIREILLE. — Ce sentiment-là, je l'ai aussi... Seulement je voudrais être sûre que c'est plus... je ne sais pas, moi, qu'une aspiration.

ALINE. — Tu doutes de toi... Vivre, c'est donner, tu le sais bien.

MIREILLE. — Suis-je digne de l'affirmer?... Oui, il m'arrive de le penser, mais si ce n'était qu'une sorte d'exaltation momentané qui passera, et puis... ai-je même le droit?... (*Avec un frisson.*) Peut-être, si je ne savais pas que... ce sera court... cette idée ne me serait-elle pas venue. Mais, alors, songe à cette trahison. Escompter le dévouement... qui sait? s'impatisier s'il tarde, quelle horreur!

ALINE, *la serrant contre elle.* — Mais ce sont des fantômes, ces pensées-là, la vie les dissipera.

MIREILLE. — La vie!... Si j'étais sûre, au moins, que cette idée-là est vraiment moi, enfin, oui... que j'en suis digne...

ALINE, *à mi-voix.* — Je ne te savais pas si profonde... (*Mireille s'écarte brusquement d'elle.*)

MIREILLE. — C'est peut-être une contagion. (*Un silence.*)

## SCÈNE IX

LES MÊMES, OCTAVE

OCTAVE, *entrant.* — André se sent mieux, il veut partir. Mais je ne trouve guère prudent de le laisser rentrer à pied... Est-ce que l'auto est là?

ALINE. — Tu sais bien qu'Yvonne l'a prise pour aller à Villeneuve.

MIREILLE. — D'ailleurs... avant qu'il s'en aille... j'aurai un mot à dire à André. (*Elle sort.*)

OCTAVE. — Qu'est-ce que c'est encore que ça?... J'exige une explication. Que s'est-il passé entre vous? Est-ce que, par hasard? Enfin, que diable, elle a trop de santé morale, trop de bon sens... Aline!

ALINE. — Je n'ai pas à te répondre, ce n'est pas mon secret.

OCTAVE. — Me voilà fixé, mais je ne permettrai pas ça, ah! non, par exemple. (*Il va pour sortir.*)

ALINE, *très calme.* — Fais attention.

OCTAVE. — Qu'est-ce que ça veut dire?

ALINE. — Tu ne parais pas te douter combien Mireille est jalouse de son indépendance.

OCTAVE. — Et alors?

ALINE. — Il peut suffire d'un mot imprudent de ta part pour précipiter l'événement que tu redoutes.

OCTAVE. — Elle n'était donc pas décidée?

ALINE. — Je n'en sais rien.

OCTAVE. — C'est une manœuvre pour m'empêcher de parler.

ALINE. — Une manœuvre!... mais, enfin, pour qui me prends-tu?

OCTAVE. — Je ne te laisserai pas faire.

ALINE. — Ainsi, tu prétends?...

OCTAVE. — Tu l'as asservie. Oui, domestiquée.

ALINE. — Si elle t'entendait!

OCTAVE. — Elle s'en rend compte obscurément. Je me charge de l'éclairer.

ALINE. — Je doute qu'elle te soit reconnaissante

de ces éclaircissements. D'ailleurs... c'est faux. Personne ne respecte plus que moi la liberté des autres.

OCTAVE. — Ça, c'est le comble !... Non, mais tu dis ça sérieusement ?

ALINE. — Est-ce que tu sais que tu cries ?

OCTAVE. — Ça m'est égal... Si tu crois que je ne vois pas clair dans ton jeu.

ALINE. — Octave !

OCTAVE. — Cette séquestration morale au profit...

ALINE. — Prends garde !

OCTAVE. — Au profit d'un pauvre enfant qui n'est plus là pour l'empêcher, pour te désavouer !

ALINE. — Assez !

OCTAVE. — Cette espèce d'état dans lequel tu enserres cette malheureuse petite... cette tyrannie sous ces dehors de tendresse... Maman... Elle t'appelle maman !

ALINE. — Assez, Octave !

OCTAVE. — Et alors... Oh ! ça, c'est pire quel tout... cette porte que tu entre-bâilles, parce qu'il s'agit d'un mourant !

ALINE. — Misérable !

OCTAVE, *avec force*. — Parce qu'il s'agit d'un mourant... Je t'observais tout à l'heure avec Marthe. Toi qui n'as jamais pu la sentir... Cette pitié dont elle était dupe... Ce goût du malheur et de la mort... (*Sourdement.*) Ça, c'est horrible. Si tu n'avais pas trouvé un malchanceux, un moribond à mettre sur la route de Mireille, tu ne lui aurais pas permis de refaire sa vie.

ALINE. — C'est faux, je lui ai dit vingt fois...

OCTAVE. — Ce ne sont pas les paroles qui comptent, et tu le sais bien.

ALINE. — Je lui ai promis...

OCTAVE. — Ton indulgence ? Il n'y avait pas de moyen plus sûr de l'enchaîner. Il fallait exiger qu'elle se mariât avec un garçon sain, vigoureux... elle est faite pour vivre, pour aimer...

ALINE. — Ainsi, Raymond...

OCTAVE. — Non, non, ne dis pas que c'est pour ton fils, c'est pour toi, c'est par... il n'y a pas de mot pour dire ce que c'est, il n'y en a pas. Et tu as exploité son chagrin, ses scrupules, son admiration pour toi... Tu t'en es servie comme d'autant de chaînes pour la ligoter, et maintenant qu'elle a peut-être l'illusion de s'évader, voilà que c'est encore toi...

ALINE. — Tu es éloquent ; malheureusement, tu as des raisons pour oublier, pour vouloir que tout le monde oublie autour de toi. Moi, je me souviens de tout ; c'est mon grand crime, et il est naturel que tu me détestes ; car tu me détestes, à présent, Octave... Autrement, tu ne me prêterais pas cette... Moi, perfide !

OCTAVE. — Ce n'est peut-être pas de la perfidie, peut-être que tu ne sais pas toi-même...

ALINE, *avec une sorte de mépris*. — Non, va, ce n'est pas la peine, je te dispense... Il n'y a qu'un mot que je trouve encore à dire... Mireille... la soif de sacrifice, d'absolu qui la possède, quelqu'un comme toi ne peut même pas la soupçonner.

OCTAVE. — Mireille ? Elle aime Chanteuil, voilà a vérité !

ALINE. — C'est faux.

OCTAVE. — Je te l'affirme, moi.

ALINE. — Si c'est vrai, qu'elle me le dise en face !

OCTAVE. — Tu n'obtiendras d'elle que les réponses que tu souhaites ; je te le répète, tu l'as asservie.

ALINE. — Ce n'est pas possible.

OCTAVE. — Sa vraie pensée, tu ne la connaîtras jamais ; ça, c'est la punition des tyrans. Et, d'ailleurs, elle-même cesse probablement de la connaître aussitôt qu'elle est avec toi... Maintenant, écoute-moi, puisque les choses en sont là... eh bien, il ne me reste qu'un parti à prendre. Ce soir, j'aurai quitté Franclieu, et pour n'y pas revenir. *(On le voit brusquement porter la main à la poitrine. Il reste un instant immobile, avec une expression de souffrance. Il semble attendre un mot qui ne vient pas, puis il sort rapidement.)*

## SCÈNE X

ALINE, puis MIREILLE

*Aline reste d'abord immobile et muette, mais elle se débat visiblement contre les mots qu'Octave vient de prononcer, elle murmure, avec une sorte de stupeur indignée.*

ALINE. — Moi, de la perfidie ? ce n'est pas vrai ! ce n'est pas vrai ! *(Pourtant l'angoisse monte en elle ; et elle tombe enfin à genoux, désespérée. A ce moment, Mireille entre, très pâle, et dit à mi-voix.)*

MIREILLE. — Il a fallu lui dire que je l'aimais...

RIDEAU

## ACTE III

*Un an plus tard. Chez André et Mireille. Un salon très clair qui ouvre par deux fenêtres sur un balcon. Un jour de novembre. Il est quatre heures.*

## SCÈNE PREMIÈRE

MIREILLE, OCTAVE

*Mireille est assise dans un fauteuil, elle tricote ; Octave, qui n'a pas quitté son pardessus et qui tient à la main un paquet, est assis à droite.*

MIREILLE. — Mais vous devriez ôter votre pardessus, j'ai peur que vous ne preniez froid en sortant.

OCTAVE. — Merci. Je ne reste qu'un instant.

UNE FEMME DE CHAMBRE, entrant. — Madame a sonné ?

MIREILLE. — Anna, vous voudrez bien préparer une chaufferette pour Monsieur. Je suis sûre qu'il va encore rentrer avec les pieds glacés. Vous pourriez aussi fermer les persiennes, il fait presque nuit.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Bien, Madame. *(Elle sort.)*

OCTAVE. — Que tricotez-vous avec cette ardeur ?

MIREILLE. — Des chaussettes pour les enfants de mon patronage.

OCTAVE, *d'un ton hostile*. — Ah! oui, votre patronage.

MIREILLE. — Au fait, nous organisons une vente le mois prochain; je compte sur votre générosité.

OCTAVE. — Vous savez que je n'apprécie guère la philanthropie chez les jeunes femmes. C'est une vertu de vieux. Les bigotes, les sœurs de charité que vous rencontrez à ce patronage...

MIREILLE, *gravement*. — J'aime beaucoup les religieuses.

OCTAVE. — Parblou, je m'en doute! Quand on voit la vie que vous menez ici...

MIREILLE. — Vous tenez à me faire de la peine?

OCTAVE. — En aucune façon.

MIREILLE. — D'ailleurs, ça ne vous serait peut-être pas très facile. Autrefois, vous vous souvenez, j'étais ombrageuse, je me cabrais facilement. Voilà qui ne m'arrive plus guère.

OCTAVE. — Tant pis.

MIREILLE. — C'est le signe que j'ai trouvé ma route.

OCTAVE, *d'un ton détaché*. — Oui, oui...

MIREILLE. — La paix intérieure.

OCTAVE. — Ma petite, je vous apporte le bouquin... il est sorti depuis ce matin.

MIREILLE, *avec émotion*. — Ah! notre livre!...

OCTAVE. — Oh! non, il ne faut plus dire notre livre. C'était bon dans le temps. (*Mireille veut ouvrir le paquet.*) Non, non, vous regarderez ça plus tard. Seulement, ce que je vous demanderai, c'est de ne pas le lui montrer.

MIREILLE. — Vous voulez dire à André?

OCTAVE. — Oui, ce n'est rien pour lui. D'abord,

il n'a pas été là-bas, ça ne peut pas l'intéresser. Et puis, il ferait peut-être des remarques... Enfin, je n'en sais rien. C'est convenu, n'est-ce pas?

MIREILLE. — Si vous voulez. Pourtant...

OCTAVE. — J'y compte. Et, alors, voilà. Maintenant, je vais pouvoir m'apprêter à plier bagage sans arrière-pensée.

MIREILLE. — Mon père!

OCTAVE. — Ah! non! il ne faut plus me donner ce nom-là. Elle, est-ce que vous l'appellez encore maman? Au fait, ça ne me regarde pas.

MIREILLE. — Je ne peux pas supporter de vous sentir aussi... désespéré.

OCTAVE. — Pas de grands mots, je vous en prie. Pourquoi voulez-vous que je tienne encore à la vie?

MIREILLE, *balbutiant*. — Yvonne... (*Octave a un mouvement d'épaules.*) Le petit...

OCTAVE. — Jacquot. Oui, dans les premiers temps, j'ai essayé, j'ai cru... Mais il ne ressemble pas assez au nô... au mien. Il vendra des automobiles comme son père, vous verrez. Il faudrait pouvoir prendre de nouvelles habitudes. Seulement, c'est difficile, vous savez, à mon âge. On ne s'imaginer pas comme c'est difficile. Par exemple, lire. Pas un bouquin de temps en temps; lire pendant des journées...

MIREILLE, *avec douceur*. — Ça fatigue les yeux.

OCTAVE. — Au bout de quelques minutes, je m'aperçois que je ne fais plus attention. C'est très drôle... tenez, vous, si vous aviez un gosse, peut-être que ça me...? Figurez-vous qu'il y a six semaines, je m'étais imaginé que quelque chose se

préparait. (*Mouvement de Mireille.*) Je ne sais pas au juste pourquoi cette idée m'était venue. (*Un silence.*) Et lui, comment va-t-il?

MIREILLE, *avec un entrain un peu factice.* — La dernière fois que j'ai parlé à son médecin, il a été nettement encourageant. Il a dit qu'avec de la prudence, des ménagements, on pouvait beaucoup espérer. D'ailleurs, André a bien meilleure mine depuis quelque temps.

OCTAVE. — Ah?

MIREILLE. — Sans ce parti pris, vous l'auriez remarqué.

OCTAVE. — Je n'ai pas le moindre parti pris.

MIREILLE, *s'échauffant.* — Vous voulez absolument qu'ici tout aille au pire ; parce que vous rêviez pour moi je ne sais quel bonheur impossible, oui, oui, impossible, vous ne pouvez vous résigner à admettre que j'aie trouvé de quoi contenter mon âme.

OCTAVE. — Toujours votre âme!...

MIREILLE. — Et c'est pourtant la vérité. J'existe maintenant qu'un autre a besoin de moi. Je me rappelle une phrase qui m'a frappée ces temps-ci... je ne sais plus dans quel livre : « On ne parvient à la vie véritable qu'en s'élevant au-dessus de soi-même. » Cette phrase, vous ne sentez pas qu'elle est belle, qu'elle est vraie?

OCTAVE, *sèchement.* — Je n'aime pas les citations.

## SCÈNE II

LES MÊMES, ANDRÉ

*Il est un peu essoufflé et tient un télégramme à la main.*

MIREILLE, *avec reproche.* — Tu n'as pas pris l'ascenseur!

ANDRÉ. — Bonjour, oncle Octave.

OCTAVE, *froidement.* — Bonjour.

MIREILLE. — Qu'est-ce que c'est que ce télégramme?

ANDRÉ, *le lui tendant.* — On vient de me le remettre. (*Baissant un peu la voix.*) C'est de tante Aline.

OCTAVE, *tendant l'oreille.* — Comment?

ANDRÉ, *plus haut, avec gêne.* — C'est de... tante Aline.

OCTAVE, *froidement.* — Elle est rentrée?

ANDRÉ. — Depuis ce matin.

OCTAVE. — Et elle va bien, oui?

MIREILLE, *d'un ton détaché.* — Nous le supposons.

ANDRÉ. — Elle vient dîner.

OCTAVE, *se levant.* — Et moi, je m'en vais.

ANDRÉ, *timidement.* — Écoute-moi, mon oncle...

OCTAVE. — Qu'est-ce qu'il y a?

ANDRÉ. — Il nous est extrêmement pénible...

MIREILLE. — André, fais attention...

ANDRÉ. — De sentir qu'entre tante Aline et toi...

OCTAVE. — Eh bien?

ANDRÉ. — Subsiste ce... ce malentendu.

OCTAVE. — Il n'y a pas de malentendu. Il n'y a jamais eu de malentendu.

ANDRÉ. — Ne crois-tu pas qu'avec de la bonne volonté de part et d'autre?...

OCTAVE. — C'est ça!

ANDRÉ. — Le sincère désir de se comprendre...

OCTAVE. — Mais comment donc!

ANDRÉ. — A votre âge, il est affreux...

OCTAVE, *éclatant*. — Mêle-toi de tes affaires, n'est-ce pas?

ANDRÉ. — Si nous pouvions contribuer... Mireille, ai-je raison?

MIREILLE, *d'une voix sans expression*. — Sans doute.

OCTAVE. — Au revoir.

MIREILLE. — Quand revenez-vous?

OCTAVE. — Un de ces jours, je passerai... Ah! mais non, au fait, maintenant qu'elle est de retour...

MIREILLE. — Envoyez-nous un pneu, un message téléphoné...

OCTAVE. — Heu! le téléphone et moi... Enfin, on verra. Seulement, n'est-ce pas, André? pas un mot là-dessus. D'ailleurs, c'est très simple, à la première allusion je m'en vais, et pour de bon.

ANDRÉ. — Mon oncle, quel entêté tu fais!

MIREILLE. — André!

OCTAVE, *se contenant difficilement*. — Au revoir. *(Il sort.)*

### SCÈNE III

MIREILLE, ANDRÉ

ANDRÉ. — Je suis étonné que tu ne m'aies pas soutenu.

MIREILLE, *sans répondre*. — J'avais dit de préparer pour toi un tabouret chaud. Il faut toujours tout répéter.

ANDRÉ. — Ce n'est pas la peine. Pourquoi ne me réponds-tu pas?

MIREILLE. — Si tu veux que je te dise toute ma pensée, je ne trouve pas que tu aies été très discret.

ANDRÉ. — Il s'agit bien de discrétion!

MIREILLE. — Nous n'avons ni à jouer entre eux le rôle d'arbitres...

ANDRÉ. — Qui parle de ça

MIREILLE. — Ni même à intervenir en aucune façon.

ANDRÉ. — Je suis d'un autre avis. Quand je pense à la solitude de tante Aline... enfin, mets-toi à sa place.

MIREILLE. — C'est très difficile. *(Un silence.)* Je suis contente que nous ayons un petit moment tranquille avant son arrivée.

ANDRÉ. — Veux-tu que je te fasse la lecture?

MIREILLE. — Non, non... reste simplement près de moi, tes mains dans les miennes.

ANDRÉ. — J'ai vu, avenue Victor-Hugo, un Gaveau d'occasion à un prix raisonnable... Tu ne voudrais pas aller l'essayer?

MIREILLE, *avec douceur*. — Merci, mon chéri. Tu sais ce que je t'ai dit. La musique ne me manque pas. *(Un silence.)*

ANDRÉ. — Tu n'es pas triste?

MIREILLE, *sans élan*. — Mais non.

ANDRÉ. — J'ai toujours peur que tu ne m'en veuilles de ce qui est arrivé.

MIREILLE. — C'est de l'enfantillage.

ANDRÉ. — Tu l'as dit à l'oncle Octave?

MIREILLE. — Non.

ANDRÉ, *avec chaleur*. — Tant mieux. Je ne tiens pas à ce qu'il sache ce qui ne va pas.

MIREILLE. — Je suis comme toi.

ANDRÉ. — Et tante Aline?

MIREILLE. — Eh bien?

ANDRÉ. — Tu ne lui as pas fait part de notre déception?

MIREILLE. — Mais elle ne savait même pas que nous eussions des raisons d'espérer.

ANDRÉ, *bas*. — Moi, je lui avais écrit!

MIREILLE. — A mon insu?

ANDRÉ. — Pourquoi tant de mystère autour d'une chose si simple et si belle? Je savais quelle joie ce serait pour elle... et je n'ai pas encore eu le courage de lui annoncer... Elle est comme à l'affût de tout ce qui peut nous arriver d'heureux.

MIREILLE. — C'est très juste, ce que tu dis là. Mais, précisément, je n'aime pas beaucoup qu'on ait cette attitude.

ANDRÉ, *avec reproche*. — Tu dis *on* en parlant de tante Aline?

MIREILLE. — Tiens, tu es ridicule.

ANDRÉ, *amèrement*. — C'est drôle, j'ai quelquefois l'impression que tes sentiments pour elle ne sont plus tout à fait les mêmes que naguère.

MIREILLE. — C'est inexact, mais si, par hasard, cela était...

ANDRÉ. — Ce serait un grand chagrin pour moi.

MIREILLE. — Qu'est-ce que ça peut te faire?

ANDRÉ. — Tu vois, tu ne le nies plus... Entre tante Aline et moi, il y a comme un lien.

MIREILLE, *profondément*. — Au fond, c'est vrai.

ANDRÉ. — Ah!... la façon dont tu as dit ça!

MIREILLE. — Mais sais-tu que tu m'effraies?

ANDRÉ. — Tante Aline, dans notre vie, c'est quelqu'un d'important!

MIREILLE. — Oh! je sais bien.

ANDRÉ. — Cela va te paraître drôle, mais je dirai même que c'est quelqu'un de plus important que maman.

MIREILLE, *avec un soupir*. — Tu as probablement raison.

ANDRÉ. — D'abord, elle a si grand besoin de nous... il n'y a que nous dans sa vie.

MIREILLE. — On peut en dire autant de son mari.

ANDRÉ. — Non. D'abord, il est bien moins sensible. Il a si peu de délicatesse... Tu ne trouves pas?... Moi qui croyais que tu allais être si contente de la revoir...

MIREILLE. — Mais je suis ravie, seulement...

ANDRÉ. — Eh bien?

MIREILLE. — C'est comme si j'avais un peu peur. Tante Aline... on ne sait jamais au juste ce qu'elle apporte avec elle.

ANDRÉ. — Je ne connais personne de plus constant.

MIREILLE. — Quand elle est là, ou dès qu'on la sent près de soi, on n'est plus le même... c'est comme si on voyait tout dans une autre lumière.

ANDRÉ, *avec angoisse*. — Qu'est-ce que tu veux dire?

MIREILLE. — Ça n'a pas d'importance.

ANDRÉ. — Moi, tu comprends, j'aimerais être pour elle... un peu comme le fils qu'elle a perdu. N'est-ce pas? J'ai si bien senti qu'elle m'adoptait. Et toi?

MIREILLE, *avec une ironie secrète.* — Oui, oui, je suis comme toi, j'ai eu tout de suite cette impression. (*On frappe.*)

ANDRÉ. — Qu'est-ce que c'est? (*Il va ouvrir.*) Comment, c'est toi, tante Aline? Nous ne t'avions pas entendue sonner.

#### SCÈNE IV

LES MÈRES, ALINE

ALINE. — Mes enfants! (*Elle les embrasse.*)

MIREILLE, *mécaniquement.* — Maman!

ALINE. — Il me semble qu'il y a si longtemps!

ANDRÉ. — Et à nous!

ALINE. — D'abord, quelle mine avez-vous? (*A André.*) On dirait que tu es un peu moins maigre qu'il y a trois mois?

ANDRÉ. — Je vais tout à fait bien.

ALINE, *avec élan.* — Comme je suis contente! (*Mouvement de Mireille.*)

MIREILLE. — Hum! Tout à fait bien! N'exagérons rien. Du reste, il avait meilleure mine le mois dernier.

ALINE. — Et toi, ma chérie? (*Elle la considère attentivement.*) Tu ne...

MIREILLE. — Il paraît qu'André t'avait écrit?...

ALINE, *avec une émotion excessive.* — Eh bien, c'était une erreur?

ANDRÉ, *comme avec humilité.* — Nous avons eu une déception.

ALINE. — Alors, un accident?

MIREILLE. — C'est un bien grand mot.

ALINE, *d'une voix étouffée par l'émotion.* — Que s'est-il passé?

MIREILLE, *avec un énervement croissant.* — Il n'y a pas à prendre cela au tragique.

ANDRÉ. — Nous sommes allés dîner chez des cousins, rue de l'Assomption.

ALINE, *d'un ton désapprobateur.* — Sortir le soir!

MIREILLE. — Au retour, André s'est plaint d'être un peu fatigué; dans ce quartier-là, on trouve difficilement des voitures le soir. Il est passé un taxi vide; j'ai un peu couru pour le rattraper.

ANDRÉ. — J'ai voulu l'empêcher de courir.

ALINE. — La faute a été d'aller là-bas.

MIREILLE. — On ne peut pas non plus se cloîtrer... D'autre part, je n'aime pas qu'André sorte sans moi, je ne suis pas tranquille quand il est loin. L'autre jour, il a failli s'évanouir... et ce n'est pas lui qui me l'a raconté.

ALINE. — Je suis désespérée... (*A André.*) Quand j'ai reçu ta lettre, j'ai éprouvé une telle joie, si tu savais!

ANDRÉ. — Naturellement!

MIREILLE. — Tout cela prouve qu'il ne faut pas donner ces nouvelles-là trop tôt.

ALINE. — Je formais déjà tant de projets!

MIREILLE. — C'est toujours imprudent.

ANDRÉ. — Après tout, d'ici quelques mois...

ALINE. — Espérons... Mais je t'en prie, ma chérie, sois raisonnable.

ANDRÉ. — Elle veut retourner demain à son patronage, c'est un peu tôt.

ALINE. — Tu t'occupes d'un patronage?

MIREILLE. — Il faut bien que je meuble un peu ma vie.

ANDRÉ. — Tante Aline trouve sûrement comme moi...

MIREILLE, *sèchement*. — Que veux-tu? Je regrette. (*Un silence.*)

ALINE. — Vous savez que je n'ai encore rien vu de votre appartement.

MIREILLE. — Nous ne sommes pas installés.

ANDRÉ. — Tu verras, c'est déjà très présentable.

ALINE. — Je ne me représentais pas votre salon si grand. Il est vrai que quand vous aurez un piano...

MIREILLE. — Nous n'en aurons pas.

ALINE. — Pourquoi?

MIREILLE. — André n'aime pas la musique. Moi, d'ailleurs, je suis si rouillée...

ALINE. — Il me semble que c'est dommage d'abandonner...

MIREILLE, *avec amertume*. — Dommage? pour qui? Jouer pour soi toute seule... D'ailleurs, quand aurais-je le temps d'étudier?

ALINE. — Tu trouves moyen d'aller à un patronage.

MIREILLE, *vivement*. — C'est différent. Là-bas, je suis utile.

ALINE, *à André*. — Dans le fond, je la comprends un peu.

ANDRÉ. — Oui, c'est dans ton sens. (*Mouvement*

*de Mireille. A Mireille.*) Tante Aline trouve tout naturel qu'on se dévoue. Je me rappelle que Raymond disait quelquefois : « C'est curieux, maman est quelqu'un qui aime les malheureux. » Et il ajoutait : « Moi ils me font peur. » (*Un silence.*)

MIREILLE, *se dominant*. — Et quelles nouvelles nous rapportes-tu de là-bas?

ALINE. — Je ne vois rien de bien sensationnel à vous raconter.

ANDRÉ. — Chez les Morel, tout le monde va bien?

ALINE. — Je suppose. Je te dirai que nous ne sommes plus en relations.

ANDRÉ. — Et ce garçon que je trouvais si agaçant?

ALINE, *gênée*. — Je ne sais pas à qui tu fais allusion.

ANDRÉ. — Chanteuil. Qu'est-il devenu?

ALINE, *interdite*. — Mais...

ANDRÉ. — Eh bien?

ALINE. — Je...

ANDRÉ. — Il lui est arrivé quelque chose?

ALINE. — Vous ne lisez donc pas les journaux?

MIREILLE. — Les journaux s'occupent de lui?

ALINE, *trop bas*. — Accident d'automobile.

ANDRÉ. — Comment?

ALINE. — Il a eu un accident d'automobile.

ANDRÉ. — Et alors? (*Geste d'Aline.*) Il est mort?

ALINE. — Oui.

ANDRÉ. — Pauvre type! (*Il s'est tourné vers Mireille dont le visage n'a pas bougé.*) Tu entends?

MIREILLE. — C'est triste.

ANDRÉ. — Il devait conduire comme un fou.

MIREILLE, *malgré elle*. — Qu'est-ce que tu en sais?

ANDRÉ. — Il avait l'air d'un casse-cou.

ALINE, *réticente*. — Je ne crois pas que ce fût lui qui conduisait.

ANDRÉ. — Il y a eu d'autres victimes?

ALINE. — Elle a été grièvement blessée.

ANDRÉ. — Elle?

ALINE. — La... personne qui était avec lui.

ANDRÉ. — Ah! sa maîtresse. (*Un silence.*)

MIREILLE, *se dominant*. — Et tu ne nous dis rien de toi, de tes projets? (*Elle se passe les mains sur le front.*) J'ai toujours une vague migraine, ces jours-ci.

ANDRÉ. — Tu veux un cachet?

MIREILLE. — Non, merci.

ANDRÉ, *à Aline*. — Je suis allé voir le petit appartement de la rue Oudinot

ALINE. — Je ne le prends pas.

ANDRÉ. — Tant mieux, il m'a paru sinistre.

ALINE. — Je vais chercher une pension de famille.

ANDRÉ. — Hum! Toi qui détestes le bruit, le va-et-vient...

ALINE. — Je ne descendrai que pour les repas.

ANDRÉ. — Quelle existence!

MIREILLE. — Beaucoup de personnes s'y sont faites.

ANDRÉ. — Et en attendant?

ALINE. — Lutetia.

ANDRÉ, *vivement*. — Ah non, par exemple, ça, nous ne l'admettrons pas. Il y a ici une chambre qui ne sert à rien... Non, non, ne proteste pas. Je

vais dire qu'on mette des serviettes, des draps; et on ira prendre tes bagages à Lutetia. (*Il sort.*)

## SCÈNE V

MIREILLE, ALINE

ALINE, *à André qui sort*. — Voyons, André, voyons, mais c'est ridicule. (*La porte s'est refermée.*) Mireille, ma chérie, dis-moi, cet accident qui t'est arrivé... C'est tellement affreux, je ne peux pas supporter l'idée que vous avez failli... Et lui, comment va-t-il? Il est si pâle.

MIREILLE. — A condition qu'il se ménage...

ALINE. — Oui, oui, mon Dieu, pourvu... (*Elle s'arrête*)...

MIREILLE, *avec une ironie sombre*. — Que nous ayons le temps d'en avoir un autre... (*Un silence.*) Mireille la regarde avec une expression de haine. (*Aline ne s'en aperçoit pas.*)

ALINE. — Quand j'ai sonné tout à l'heure, tu ne te doutes pas de l'angoisse...

MIREILLE. — Si, si, je sais...

ALINE. — J'ai quelquefois si peur que tu ne sois pas heureuse...

MIREILLE, *avec sécheresse*. — André est très bon... il m'aime tendrement. J'ai la vie que j'ai choisie... (*Avec une violence soudaine.*) que moi j'ai choisie.

ALINE, *malgré elle*. — Tu en es tout à fait certaine?

MIREILLE. — Je ne te permets pas d'en douter.

ALINE, *comme si elle avait reçu un coup*. — Mon Dieu!

MIREILLE, *d'une voix que les sanglots recouvrent peu à peu.* — Si j'ai décidé d'épouser André, c'est que je savais... ne trouver ailleurs que déception... qu'amertume ; que je n'avais ni la force, ni le désir, tu entends, ni le désir de rechercher certaines... satisfactions. Ce qu'il me fallait, c'était la détente, la paix du cœur. Elle est venue... je l'ai... (*Elle est en larmes.*)

ALINE. — Mais tu pleures ! tu pleures ! tu te mens à toi-même. (*Mouvement de Mireille.*) Mon petit ! Alors, c'est vrai ! C'est ma faute ! et ce malheureux Chanteuil, peut-être...

MIREILLE, *avec une sorte de rage.* — Mais qu'est-ce que tu cherches à me faire dire ? Tes remords font autant de mal que ta tyrannie ! Ah ! je te déteste !

## SCÈNE VI

LES MÊMES, ANDRÉ

ANDRÉ. — Voilà, les ordres sont donnés. Eh bien, qu'est-ce qui se passe ?

ALINE. — C'est à propos de votre déception.

ANDRÉ, *avec une angoisse croissante.* — Mais enfin, ce n'est tout de même pas un vrai malheur.

ALINE. — Naturellement.

ANDRÉ. — Ce n'est pas comme si nous avions perdu un enfant. Et puis, toute la vie est encore devant nous.

ALINE, *avec un élan factice.* — Mais oui, bien sûr, toute la vie ! (*André la regarde, il a un mouvement de recul.*) Ma chérie, ne crois-tu pas ?...

MIREILLE. — Non, non, assez de paroles... vous

seriez si gentils de me laisser. Je n'en peux plus, je n'en peux plus... (*Elle s'est assise près de la cheminée et s'absorbe dans la contemplation du feu. Dialogue muet entre André et Aline, celle-ci sort doucement après avoir fait signe à André de rester.*)

## SCÈNE VII

ANDRÉ, MIREILLE

ANDRÉ, *à lui-même, avec angoisse.* — Toute la vie ! (*Un silence. Il s'approche de Mireille, s'agenouille près d'elle et la regarde fixement.*)

MIREILLE. — J'avais demandé qu'on me laissât seule.

ANDRÉ. — Il y a quelque chose que je ne comprends pas. Tu ne parles pas comme d'habitude.

MIREILLE. — Je t'avais prévenu.

ANDRÉ. — Ce n'est pas la faute de tante Aline. Elle n'a pas changé.

MIREILLE, *âprement.* — C'est vrai. (*Brusquement.*) Écoute-moi, tu lui as offert tout à l'heure d'habiter avec nous...

ANDRÉ. — Momentanément.

MIREILLE. — Même momentanément, c'est bien simple : moi, je ne veux pas.

ANDRÉ. — Pourquoi ? (*Un silence.*) Pourquoi, Mireille ?

MIREILLE. — C'est inutile. Tu ne comprendrais pas.

ANDRÉ, *avec force.* — Je veux comprendre. Enfin, tu ne nieras pas que nous ayons de grands devoirs envers elle.

MIREILLE, *avec violence*. — Ce n'est pas vrai, nous n'avons pas de devoirs envers elle. Il y a un fait, c'est que la vie ici n'est supportable que si elle est loin!

ANDRÉ, *d'une voix tremblante*. — Comment! Alors... tu as contre elle un grief?

MIREILLE, *se ressaisissant*. — Aucun grief particulier. Mais c'est quelqu'un qui ne s'efface jamais... qui vous empêche d'exister.

ANDRÉ. — Tu lui reproches d'avoir une personnalité trop forte?

MIREILLE. — Soit.

ANDRÉ. — Plus forte que la tienne?

MIREILLE. — C'est possible.

ANDRÉ. — Ce n'est pas brillant.

MIREILLE. — D'accord, je suis mesquine.

ANDRÉ. — Et pourquoi te transformes-tu quand elle est là? Tout à l'heure, je t'assure, on aurait dit que tu étais malheureuse... et que tu ne m'aimais pas. Ou bien, est-ce que c'est la vérité?

MIREILLE. — André!

ANDRÉ. — Dis : est-ce que c'est la vérité?

MIREILLE. — Tu es fou : non... seulement elle a trop peur, comprends-tu, que tout n'aille pas pour le mieux.

ANDRÉ. — Parce qu'elle nous aime!

MIREILLE. — Elle souhaite trop visiblement notre bonheur.

ANDRÉ. — Tu le lui reproches? C'est monstrueux.

MIREILLE. — Elle a de trop bonnes raisons de le souhaiter.

ANDRÉ. — Qu'est-ce que ça veut dire?

MIREILLE, *se contenant*. — Regarde : c'est tout de

même singulier, il n'y a pas une heure qu'elle est ici, et, pour la première fois depuis notre mariage, nous venons de nous parler sur un ton... C'est comme si elle ne pouvait pas s'empêcher de détruire... pas par des actes, simplement parce qu'elle est là. Vois-tu, je crois qu'elle a trop souffert, et alors...

ANDRÉ. — Tu ne m'as pas répondu. Pourquoi a-t-elle de trop bonnes raisons de souhaiter...?

MIREILLE. — Il ne faut pas attacher trop d'importance à un mot en l'air.

ANDRÉ, *doucement*. — Cette fois-ci, tu mens.

MIREILLE. — Mais, enfin, comprends donc, si nous ne... si les choses ne tournaient pas bien pour nous, peut-être se ferait-elle des reproches?

ANDRÉ. — Pourquoi? En quoi serait-ce sa faute?

MIREILLE. — Je ne dis pas que ce serait sa faute, mais elle pourrait être tentée de le penser.

ANDRÉ. — Je ne comprends pas.

MIREILLE. — Tant pis. (*Un silence.*)

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, ALINE

ALINE, *du dehors, doucement*. — On peut entrer?

ANDRÉ. — Viens! tante Aline, nous avons besoin de toi.

MIREILLE. — Mon Dieu!

ALINE, *entrant. Il est visible qu'elle a pleuré, elle parle d'une voix sourde*. — Mes enfants, écoutez-moi sans m'interrompre, voulez-vous? J'ai réfléchi. Si je me laissais persuader de rester auprès de vous,

fût-ce quelques jours, il est probable que nous le regretterions ensuite. Ce serait peut-être la fin de quelque chose entre nous trois.

ANDRÉ, *brutalement*. — Pourquoi?

ALINE, *interdite*. — Mais...

ANDRÉ. — Ainsi, l'attitude de Mireille ne te surprend pas?

ALINE, *faiblement*. — Quelle attitude?

ANDRÉ. — Oh! comme vous vous regardez!

ALINE, *balbutiant*. — Tu comprends, je lui rappelle trop de souvenirs douloureux; elle a besoin de vivre à l'abri du passé.

ANDRÉ. — Voilà autre chose!

MIREILLE, *d'une voix altérée*. — On dirait que tu veux nous forcer à nous faire du mal.

ANDRÉ, *avec angoisse*. — Vous avez donc de quoi vous faire si mal? Autrefois, pourtant... C'est comme s'il était survenu quelque chose que Mireille n'arrive pas à te pardonner. Et, toi-même, on dirait que tu n'es pas sûre... (*Brusquement*.) Tante Aline, est-ce que tu as beaucoup insisté pour qu'elle m'épouse?

MIREILLE, *les yeux baissés*. — Non.

ALINE. — J'ai cru que vous seriez heureux.

ANDRÉ. — Nous le sommes. (*Mireille fait signe que oui*.) Alors! (*Avec un accent artificiel*.) Nous avons une vie de bonheur devant nous... enfin, sauf malchance. Il y a les accidents... voyez Chanteuil.

ALINE, *malgré elle*. — Pourquoi parler de Chanteuil?

ANDRÉ. — Pourquoi ne pas parler de Chanteuil?

MIREILLE, *avec une véhémence soudaine*. — Maman, dis, était-ce pour mieux détruire que tu

es rentrée dans cette chambre? Est-ce que tu as eu peur qu'il ne restât ici un tout petit peu de vie? Non, non, pas ces yeux de victime... Ah! tu es effrayante; quand tu vous as brisé le cœur, tu viens encore vous forcer à te demander pardon!

ANDRÉ, *avec désespoir*. — Mireille, ce Chanteuil, tu l'aimais donc tant que ça?

MIREILLE. — Mais je ne sais pas... mais je ne sais pas.

ALINE. — Adieu.

MIREILLE. — Va, je lis dans ton cœur. Tu es comptés déjà ma faiblesse, mon repentir...

ALINE. — Adieu. Je ne t'en veux pas. (*Elle sort*.)

## SCÈNE IX

ANDRÉ, MIREILLE

*André est plongé dans une sombre méditation.*

*Mireille va à lui doucement, elle lui pose les mains sur le front.*

MIREILLE, *d'une voix tremblante*. — En somme... ce sera comme avant... Il n'y a rien de changé pour nous...

ANDRÉ, *avec une ironie perceptible*. — En effet.

MIREILLE. — Tu verras, avec le temps.

ANDRÉ. — Le temps. Il faudra du temps. Il faudrait du temps. (*Mouvement de Mireille. Brusquement*.) Si je n'avais pas été malade, m'aurais-tu épousé?

MIREILLE. — Voyons, André.

ANDRÉ. — Tu m'as répondu. Merci.

MIREILLE. — Tu ne comprends pas.

ANDRÉ. — Mais si, justement, je commence à comprendre. Je suis perdu, n'est-ce pas?

MIREILLE, *avec élan*. — Tu vivras, je te garderai, et même... (*Elle lui dit un mot à l'oreille.*)

ANDRÉ, *tristement*. — Espérons... Ah! j'ai dit ça comme elle... Mireille, tu crois vraiment qu'elle est méchante?

MIREILLE. — Non. C'est une pauvre femme. (*Un silence.*)

ANDRÉ. — Elle a dit adieu.

MIREILLE, *avec angoisse*. — Tu es sûr qu'elle a dit adieu? Elle ne peut pourtant pas avoir l'idée de... n'est-ce pas? ce n'est pas possible?

ANDRÉ. — Mais...

MIREILLE. — C'est qu'elle a tant souffert... En somme, qu'est-ce qui la retiendrait?... Elle n'est pas croyante... Et alors, si elle... André, si elle se tuait... (*Avec égarement.*) La vie ne serait plus possible. Il faut à tout prix... (*Un silence. Mireille va à la table-bureau et cherche quelque chose.*)

ANDRÉ. — Que cherches-tu?

MIREILLE, *avec une sorte de résignation accablée*. — Le numéro de Lutetia.

RIDEAU

## TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
I. — LE REGARD NEUF.....	1
II. — LE MORT DE DEMAIN.....	105
III. — LA CHAPELLE ARDENTE.....	187